This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

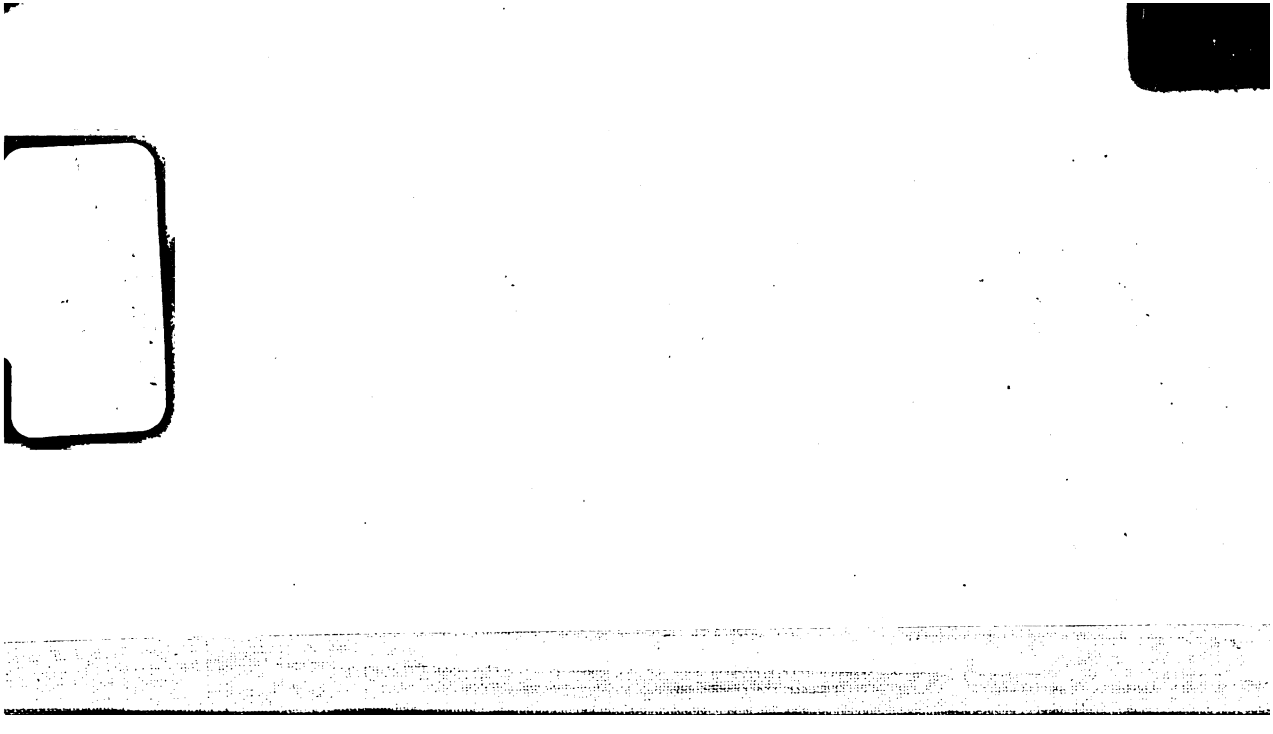
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

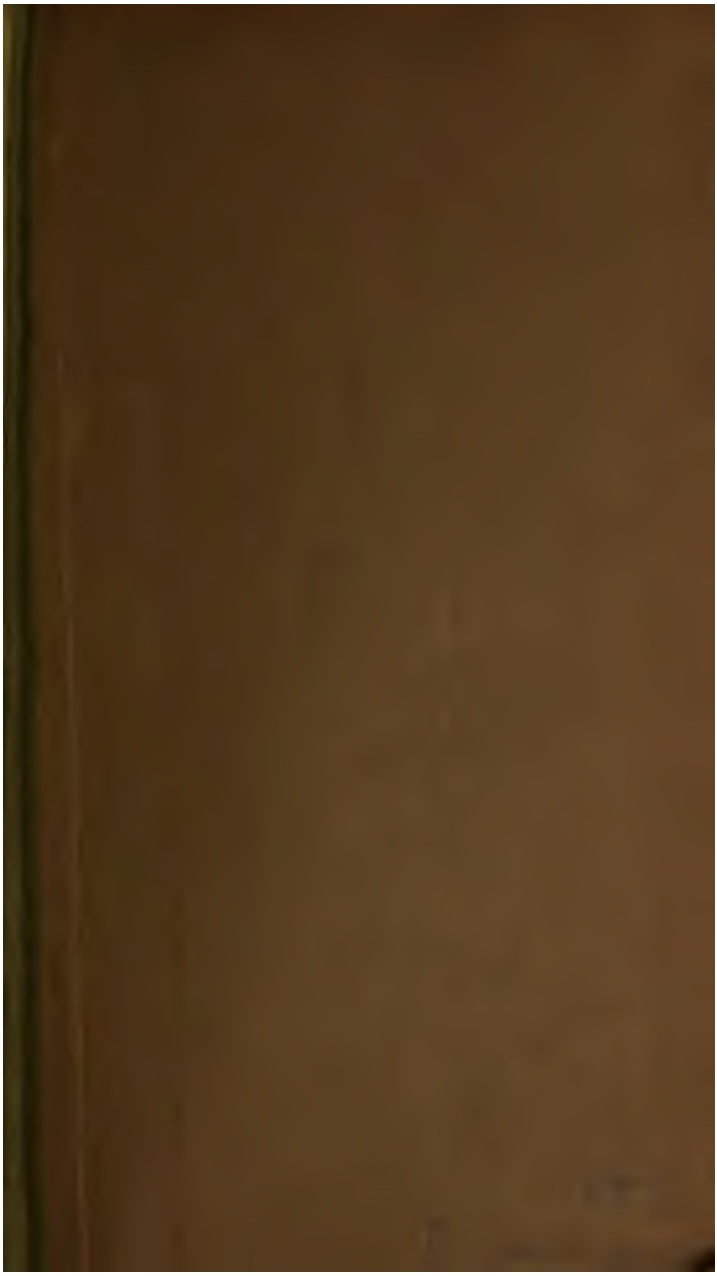
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

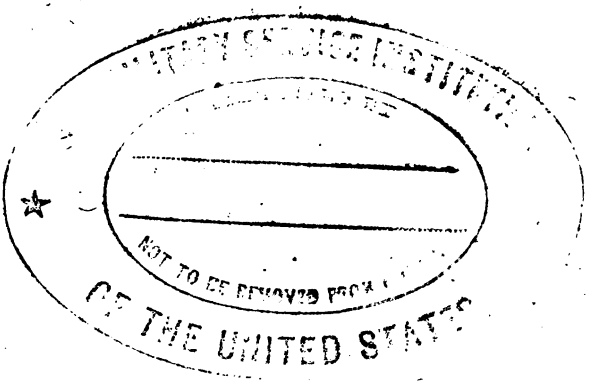




Class 8 No29 She

MONSIEUR BOTTE.

III.



III'

[illegible] BOILE'

MONSIEUR BOTTE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉGRON.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS.

AN XI. — 1803.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
561568
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1912 L

MONSIEUR BOTTE.

CHAPITRE PREMIER.

Évènemens, obstacles imprévus.

La cordialité, la bonne franchise, avaient succédé au silence respectueux qui régnait dans le temple. On sortait sans ordre, et Charles allait aborder sa charmante amie : « Alte-là, Monsieur, lui dit son oncle. Permettez, s'il vous plaît, que les choses se fassent selon les bienséances. C'est à moi à vous présenter à mademoiselle d'Arancey, à lui demander sa main. — A la bonne heure, mon cher oncle ; mais je puis de mon côté..... — Quoi, Monsieur ? lui

dire cavalièrement, Mademoiselle, je viens vous épouser : il est des usages reçus, dont un amoureux peut faire très-peu de cas, mais que je maintiendrai, corbleu ! On ne saurait mettre trop de dignité dans ce qui tient au mariage, parce qu'on ne saurait trop respecter ce lien. Venez avec moi, Monsieur. » Et il s'avança vers Edmond, tenant son neveu par la main. Il allait former une demande dans les règles, lorsqu'Edmond s'adressa au curé au nom des habitans, et lui offrit toutes les douceurs qui peuvent flatter un homme qui se contente de peu.

« Celui-là va-t-il aussi prêcher ? dit impétusement M. Botte. J'en aurai aujourd'hui pour six mois. » Mais quand il entendit Edmond s'exprimer avec simplicité, offrir les dons de tous avec effusion et tendresse, demander comme une grâce qu'on

ne les refusât pas ; quand il vit les larmes d'attendrissement du bon prêtre, il s'adoucit considérablement, et lorsque mademoiselle d'Arancey joignit, avec une douceur modeste, ses instances à celles d'Edmond, qu'elle présenta les clefs de son château au pasteur, et qu'elle le supplia de l'habiter, M. Botte ne se posséda plus. Il interrompit la belle, la respectable Sophie, en criant de toutes ses forces : « Elle a donc juré d'avoir toutes les vertus ! Charles, si tu ne l'adores pas toute ta vie, la nature t'a refusé une âme. » Et il embrasse Sophie, il embrasse le curé, il embrasse Edmond ; il embrasse tout le monde. Pendant l'espèce de tumulte qu'a causé cette saillie, ou cette incartade, on n'a pas remarqué que Georges, frappé des dernières paroles de M. Botte, s'est éloigné, la tête penchée sur la poitrine, les mains jointes et serrées.

Infortuné! cette Sophie, qui t'est si chère, ne peut-elle être heureuse qu'en déchirant ton cœur? Trop faible elle-même pour soutenir l'effet de ces dernières paroles, ses genoux ployèrent sous elle, elle se laissa aller sur un banc.

Lorsqu'il ne resta plus à embrasser que quelques vieilles, qui espéraient bien l'être aussi, M. Botte s'arrêta, l'ordre se rétablit, et le curé essaya de parler. Trop ému pour faire un discours suivi, il exprima, par des mots sans suite, par des gestes qui peignaient sa profonde sensibilité, ce que les fleurs de rhétorique, dont il parait ses prônes, n'auraient jamais pu rendre. Il accepta les offrandes de ses ouailles, en se réservant de mettre des bornes à leur générosité; mais il refusa absolument de loger au château. « Vous y logerez, ventrebleu, lui dit M. Botte. — Je ne le puis,

Monsieur. — Et la raison, Monsieur ? — Que dirait-on d'un ministre qui habiterait un palais, lorsque le temple de Dieu est en ruines, et qu'il manque des choses les plus nécessaires ? — Je restaurerai votre temple, je le rebâtirai s'il le faut, je l'embellirai, je le rendrai digne du serment que la sagesse y prononcera à l'amour ; mais, parbleu, vous logerez au château. »

Le serment que la sagesse y prononcera à l'amour ! répète mademoiselle d'Arancey, et elle perd l'usage de ses sens. Charles, tremblant pour sa Sophie, se fâche tout de bon contre son oncle : « Vous m'avez fermé la bouche, Monsieur, pour vous conformer à l'usage. Mais l'usage veut-il qu'on tue les gens en leur annonçant sans ménagement une nouvelle aussi inattendue ? Ne pas l'y disposer, ne pas... — Vous avez raison, monsieur

le docteur; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il faut la faire revenir. Ma nièce, ma chère nièce, le temps des épreuves est passé. Revenez à vous, ouvrez ces beaux yeux; fixez-les sur un oncle qui ne veut que votre bonheur, et qui vient l'assurer. »

Mademoiselle d'Arancey était adorée dans le village, et des cris de joie s'élèvent de toutes parts. Quel homme, disait-on, quel homme qui marie notre demoiselle, et qui restaure notre église! « C'est assez, c'est assez, disait M. Botte, ces exclamations m'ennuient. Je restaure votre église, parce qu'un curé comme le vôtre ne doit pas officier dans une grange; je propose mon neveu pour mademoiselle d'Arancey, parce que c'est une fille accomplie : ainsi vous ne me devez rien, et laissez-moi tranquille. »

L'émotion de la joie n'a jamais de

suites funestes, dit Beaumarchais. Sophie revint à elle plus belle que jamais, et pendant qu'on chargeait les tables, rangées autour du grand ormeau, monsieur Botte conduisit le père Edmond et le curé vers un petit tertre; et Sophie, nonchalamment appuyée sur le bras de Charles, se laissait conduire, les yeux baissés, et le visage couvert d'une aimable rougeur.

M. Botte, affectant le cérémonial de la vieille cour, montra le tertre à Edmond, et l'invita à s'asseoir. « Après vous, Monsieur, dit Edmond. — Non, Monsieur, vous vous asseoirez, et je parlerai debout et découvert. — Mais, Monsieur.... — Hé, corbleu, asseyez-vous donc. » Et poussant Edmond par les deux épaules, il le fait tomber sur le gazon.

Le père Edmond paraissait étonné

de ce genre de politesse. M. Botte, que rien ne déconcerte, poursuit en ces termes : « Monsieur, vous avez élevé cette demoiselle, vous avez formé son cœur à la vertu ; vous êtes donc son véritable père. Je vous la demande en mariage pour Charles Montemar, mon neveu. Je lui donne trente mille livres de rente ; après moi, le reste de ma fortune, que je lui ferai attendre le plus que je pourrai, et le jour du mariage, je vous rembourse de ce qui vous est dû sur le prix du château et de la ferme. Ma demande, Monsieur, vous est-elle agréable ? — Ah, Monsieur, il n'y a qu'une âme comme la vôtre... — Il n'est pas question de mon âme. Ma demande, Monsieur, vous est-elle agréable ? — Ah, jamais je n'oublierai.... — Ma demande vous est-elle agréable ? ventrebleu, répondez oui ou non. — Oui, Monsieur, elle m'est

agréable, et très-fort. — A la bonne heure. Mademoiselle, je n'ai point de parchemins à vous montrer; mais je crois que tous les honnêtes gens sont nobles, et qu'il n'y a que le vice de roturier. Vous pensez sans doute comme moi; ainsi vous agréez la recherche de mon neveu. »

L'intéressante Sophie ne savait où elle en était. Elle pouvait être heureuse, parfaitement heureuse; elle n'avait qu'à le vouloir. M. Botte lui tenait la main et attendait son aveu. Charles était à ses genoux; il avait pris son autre main, et la couvrait de baisers; le curé, debout derrière eux, avait les yeux et les bras élevés vers le ciel, et il disait: Mon Dieu, bénissez-les un jour, comme je les bénis dès ce moment.

Le premier mouvement de mademoiselle d'Arancey avait été pour l'amour; le second l'avait reportée

vers son père, fugitif, errant, malheureux, n'ayant pour consolation que des chimères, dont son mariage allait dissiper l'illusion : mais bientôt son cœur la ramenait à l'homme qu'elle adorait. Il était à ses pieds ; elle le voyait suppliant, paré des charmes qu'ajoute le désir à une figure déjà trop séduisante. Elle n'avait pas la force de l'affliger ; elle ne pouvait se résoudre à se rendre malheureuse, et cependant ses principes arrêtaient un consentement qu'elle brûlait de prononcer.

M. Botte commençait à froncer le sourcil ; Charles était plus pressant ; le père Edmond encourageait sa demoiselle, et l'engageait à répondre. Forcée de rompre le silence, elle répéta les objections dont son amant avait entretenu son oncle dans la voiture. Elle hésitait, elle s'exprimait faiblement ; ses yeux démen-

taient sa bouche. M. Botte ne fut pas moins très-mécontent d'une résistance à laquelle pourtant il était préparé. A une assez laide grimace succédèrent l'emportement, les instances, la colère, les supplications. La timide Sophie ne répondait rien; elle pleurait en regardant Charles.

« Parbleu, curé, s'écria M. Botte, ne savez-vous que bénir les gens? Il est bien extraordinaire que vous vous taisiez dans une semblable circonstance. On me considère comme partie intéressée, et on juge mes arguments mauvais. Mais vous, qui êtes neutre dans cette affaire, qui êtes l'homme de tous, qui êtes généralement respecté, usez donc de votre influence; parlez, de grâce, et parlez bien. »

Le bon prêtre ne se mêlait jamais d'affaires de famille qu'il n'y fût invité; mais il avait comme un autre

son petit amour-propre, et il était secrètement flatté de vaincre une résistance, qu'il jugeait n'être que de forme, mais que n'avaient pu surmonter ni M. Botte, ni même l'amant aimé. Il répéta très-gravement une partie des raisonnemens du cher oncle, parce qu'en effet ils étaient fondés. Il appuya sur la nécessité où était mademoiselle d'Arancey de relever sa fortune pour l'offrir à son père, dans le cas où il rentrerait en France. Il lui représenta combien il est doux de tenir tout de l'homme qu'on préfère. Il dit qu'une simple irrégularité ne pouvait balancer des avantages aussi réels, et que puisqu'on ne pouvait avoir le consentement de son père, il était naturel de se contenter de celui de l'homme qui l'avait si dignement remplacé. Il protesta qu'il ne voyait rien dans ce procédé qui pût blesser le ciel ni les

hommes. Il ajouta que le malheur avait probablement changé les idées de M. d'Arancey sur la noblesse ; qu'il approuverait une alliance vraiment convenable ; enfin, il laissa pressentir que sa longue absence et son silence absolu avaient une cause beaucoup plus forte que celles qu'on avait supposées, et il finit en observant qu'on ne doit pas aux morts, quelque précieuse que soit leur mémoire, le sacrifice de toute sa vie.

Sophie était trop raisonnable, elle aimait surtout trop tendrement, pour n'être pas de cet avis. Elle paraissait ébranlée, mais elle ne prononçait pas ; M. Botte enrageait.

Le père Edmond se leva : « Notre demoiselle, mon cœur, ma petite fortune, mes soins, je vous ai tout donné, et en échange vous m'avez nommé votre père. Pour la première, pour la dernière fois, j'en

prends l'autorité ; obéissez, je vous l'ordonne. »

Sophie regarda Charles avec un doux sourire ; elle le baisa au front, et lui dit : Soyez mon époux.

A ces mots, M. Botte fit un saut proportionné à la joie présente, qui remplaçait subitement des craintes et une humeur très-marquées, c'est-à-dire, qu'il sauta aussi haut que le permettait le volume d'un corps que la nature n'avait pas destiné à fendre l'air. Or, comme le cher oncle n'avait pas l'habitude des *gargouillades*, et qu'il n'avait pas calculé les effets de celle-ci, il tomba pesamment sur les jambes de Charles, qui, pieusement agenouillé devant sa divinité, exprimait maintenant son ivresse et sa reconnaissance. Le curé, qui veut retenir M. Botte, se sent entraîné après lui, et s'accroche aux larges pans de l'habit d'Edmond ; le vieil-

lard, cédant à l'impulsion générale, roule sur le pasteur, qui roule sur M. Botte, lequel roule sur Charles, lequel faisait d'incroyables efforts pour empêcher que le tout ne roulât sur mademoiselle d'Arancey.

Sophie ne pouvait se relever, et entrevoyait l'instant où elle allait être écrasée. Elle repoussait de toutes ses petites forces M. Botte, dont la tête s'allongeait par-dessus celle de son neveu; elle appuyait sur sa grosse face des mains blanchettes, que le bon oncle, sans s'embarrasser de sa position, baisait de tout son cœur.

Comme personne n'était blessé, tout le monde riait aux éclats; mais comme le père Edmond occupait le haut de la pile, et qu'il n'était plus du tout *ingambe*, personne ne se relevait. Comme les villageois étaient à très-peu de distance, et qu'on est

curieux dans ce village-là comme ailleurs, ils accoururent pour voir ce qui avait pu déterminer ces Messieurs à s'empiler ainsi, et comme la curiosité peut quelquefois être utile à ceux qui en sont l'objet, le curé, Edmond et M. Botte furent aussitôt rétablis sur leurs jambes.

Charles présenta la main à sa charmante future, et on allait gaîment prendre sa part du champêtre repas, lorsqu'on s'aperçut que M. Botte avait perdu sa perruque dans la mêlée. Le cher oncle était dans un de ces momens de bonne humeur, que ceux qui vivaient près de lui pouvaient facilement compter; mais il reprit son sérieux à l'instant, en pensant qu'on ne représente pas dignement, à une fête publique, coiffé en enfant de chœur. Il regarde, il cherche à lire dans tous les yeux quel est le mauvais plaisant qui lui a escamoté sa

perruque. Les paysans, qui le pénètrent, protestent de leur innocence, et cherchent partout le respectable couvre-chef, qui ne se trouve nulle part.

M. Botte fronçait le sourcil et grommelait déjà entre ses dents, lorsqu'il découvrit son voleur. La perruque était poudrée à blanc, et enduite d'une pommade de première qualité; un chien de berger s'en était accommodé, et la rongeait paisiblement, en attendant les os de jambons et de poulardes, qui n'étaient pas encore à sa disposition.

M. Botte, furieux, arrache des mains d'un paysan un lourd bâton d'épines, et en décharge un coup terrible sur le dos du chien. Les chiens, comme les moines, n'aiment pas qu'on les dérange dans leurs repas. Celui-ci s'élance sur M. Botte, qui, très-heureusement pour lui, fait une

volte, et en est quitte pour le derrière de son habit et le fond de sa culotte, que le chien emporte en triomphe, en secouant la tête, et en foulant de ses pattes de devant la dépouille du vaincu.

Cependant la chemise de M. Botte vole au gré du vent. Ce n'est plus sa tête tondue qui l'occupe, ce sont les mœurs publiques qu'il blesse involontairement. Son chapeau, fixé de ses deux mains sur la partie découverte, ne suffisait pas pour cacher le plus dodu des postérieurs, et il n'avait que le choix de la moitié qu'il lui plairait exposer aux regards du public.

Il tempêtait, il jurait, il rudoyait Edmond, le curé, son neveu, qui s'empressaient autour de lui. Tout à coup il jette des cris furieux, et grince des dents de manière à faire fuir tout un département. Une malheu-

reuse guêpe, attirée par la chair fraîche, s'était glissée le long de l'épine du dos, et arrangeait l'omoplate de M. Botte, comme le chien avait fait la perruque. M. Botte se jette à terre, se roule sur l'herbe, en continuant de crier, il écrase son ennemi, et il n'en souffre pas moins.

Au hasard de ce qui pourrait lui arriver, Charles, vraiment inquiet de l'état où était son oncle, s'approcha de lui, et voulut achever de le déshabiller. M. Botte se releva, jura, et tenant toujours son chapeau derrière lui, il prit en trotillant le chemin de la ferme. Edmond le suivit d'aussi près que le permettait son âge, et le curé, qui se mêlait un peu de médecine, le suivit d'aussi loin qu'il le fallait pour être à l'abri des événemens : il croyait le cher oncle maniaque.

Mademoiselle d'Arancey aurait bien

voulu être utile à l'homme à qui elle devait son bonheur. L'intérêt qu'il inspirait la faisait avancer d'un pas; la décence la faisait reculer de deux; elle s'adressa enfin à deux femmes, qui, depuis quinze ans au moins, n'étaient plus d'aucun sexe. Mais, à défaut d'autres passions, les vieilles ont de la rancune. M. Botte n'avait pas embrassé celles-ci : elles ne bougèrent pas.

En avançant vers la ferme le patient s'était un peu calmé : il avait expliqué la cause de ses cris et de ses contorsions, et le bon pasteur, rassuré, protestait qu'il enlèverait l'aiguillon, et que la douleur cesserait à l'instant.

En effet, l'opération faite, monsieur Botte se trouva soulagé. Mais il observa qu'il était loin d'être dans un état présentable; il protesta qu'il dînerait à la ferme, et il exigea très-

impérieusement qu'Edmond reconduisît aussitôt le curé à la fête qu'on lui donnait. Son ordre était motivé sur deux raisons : la première, c'est qu'un dîner froid ne vaut rien ; la seconde, c'est qu'un chien et une guêpe ne doivent pas mettre tout un village au régime. Le père Edmond cherchait pour la seconde fois, dans l'armoire de noyer, de quoi couvrir au moins M. Botte ; le curé prétendait que la fête la plus brillante ne peut empêcher un homme d'en soulager un autre, et il voulait bassiner la piqûre avec du vinaigre ; monsieur Botte avait pris le vase, l'avait jeté à l'autre bout de la chambre, et invitait son médecin, avec son gros juron, à se rendre sans répliquer sous le grand ormeau, lorsque Charles trouva sur une table une lettre à l'adresse du vieux Edmond.

Le bon vieillard prend la lettre,

et s'étonne en reconnaissant l'écriture de son fils, de Georges, qui était disparu, et dont l'absence n'avait encore été remarquée de personne. Le cachet est rompu; le malheureux père lit quelques lignes, et laisse tomber la lettre en s'écriant: Je n'ai plus de fils!

M. Botte s'irrite contre la fortune quand il voit des malheureux. Il oublie le curé, il oublie la fête, il oublie qu'il est sans culotte, il découvre tout en ramassant le papier; mais il le ramasse, et il lit:

MON PÈRE,

« J'ai pu aimer notre demoiselle autant qu'il est possible d'aimer, et avoir la force de me taire; je n'ai pas celle d'être témoin du bonheur d'un autre. Je pars. Pardonnez-moi, mon bon père, pardonnez-moi de vous quitter dans votre vieillesse; mais il

fallait mourir à la ferme, ou aller souffrir au loin, et dans les deux cas votre fils était perdu pour vous.

» Ne me retirez pas, je vous le demande à genoux, les bénédictions que vous avez si souvent prononcées sur moi. Georges vous honore et vous chérit toujours; mais il ne pouvait rester. »

« Faites donc des enfans, disait M. Botte. Non, ventrebleu, je n'en ferai jamais. Les coquins, les coquins, voilà comme ils sont tous. Pauvre père, pauvre père! ajoutait-il, debout, à côté d'Edmond, dont il pressait affectueusement la main. Dieu me l'avait donné, dit-en pleurant le vieillard, Dieu me l'a ôté; que son saint nom soit béni! Il vous le rendra, mon cher Edmond, reprit le pasteur; il vous le rendra. Votre vie n'a été qu'une longue suite de jours

paisibles et purs, et l'Eternel se complaît à éprouver ses saints. — Que je revoie mon fils un moment, rien qu'un moment; que je l'embrasse encore, et je mourrai en bénissant le seigneur.

» Je ne sais pas, poursuivit monsieur Botte, ce que le seigneur compte faire de votre fils; mais je sais que je ne dois rien épargner pour vous le rendre, et je n'aurai pas de repos que je ne vous l'aie rendu. Vous, Monsieur, dont les amours troublent le repos des familles, faites mettre les chevaux à la voiture. — Est-ce ma faute, mon oncle?..... — C'est la mienne, n'est-ce pas? Les chevaux à la voiture. — Me rendrez-vous comptable de l'infortune de Georges? — C'est vous, Monsieur, qui êtes la cause de tout. Trente voyages au moins, qu'il m'a fallu faire à la ferme; un autre au fond de la Nor-

mandie, pour vous empêcher de vous noyer ; et ma chute dans la marre avec ce pauvre Horeau, et l'algarade impertinente de ces comédiens de campagne, et mon double combat avec un chien et une guêpe, un jeune homme et son père désolés, tout cela serait-il arrivé, Monsieur, si vous ne vous étiez avisé d'aimer ? Pour la dernière fois, les chevaux à la voiture. — Décidément, mon oncle, vous allez partir ? — Sans délai. J'ai beaucoup de confiance en la Providence ; mais, quoiqu'en disent Edmond et son curé, il est bon de la seconder un peu. — Et mademoiselle d'Arancey ? — Malheureux, jette les yeux sur ce vieillard, et balance, si tu l'oses... Monsieur, qui ne voit que son bonheur personnel dans la société, ne doit rien attendre d'elle. — Au moins un adieu, mon oncle, un mot, et je vous suis. » Et sans attendre

de réponse, Charles est parti; il court, il est déjà loin.

« Où allez-vous, Monsieur? dit le curé à M. Botte, qui trottait sur les pas de son neveu. — Je vais après ce drôle. Je le ramène, je le jette dans ma chaise, et je l'envoie solliciter dans une moitié des bureaux de Paris, pendant que j'assiége les autres. — Supposons que vos démarches aient le plus heureux succès, que ferez-vous? — Je m'empare de Georges, je lui reproche l'abandon où il laisse un père; je ranime son courage, je le rends à la piété filiale, et je le conduis aux pieds de ce vieillard. — Il écrit qu'il mourra ici. — Chansons. — Vous ne le connaissez pas, Monsieur. — Hé, curé, tous les hommes sont faits de même. On souffre, on se console, on ne meurt pas. — Mais, Monsieur... — Paix, je suis décidé. »

Le pasteur, toujours calme et pru-

dent, observa qu'un quart-d'heure de plus ou de moins n'était rien dans la circonstance présente, et qu'au moins il était bon de s'entendre avant d'agir : M. Botte n'entendait rien. Le curé voulait réfléchir : le cher oncle prétendait que la première impulsion du cœur est la bonne, et qu'en la suivant, on ne se trompe jamais. Le père Edmond, qui avait beaucoup plus de confiance en son curé qu'en M. Botte, pria, supplia le cher oncle d'entendre le pasteur. « Parlez donc, Monsieur, s'écria le quinteux personnage, puisqu'on veut que je vous écoute. »

Le curé représenta que Georges avait toujours été fils respectueux et tendre ; que son père avait constamment été l'objet de ses soins religieux, et qu'ainsi une passion irrésistible avait pu seule le déterminer à quitter le pays. Il jugea que l'éloi-

gnement pouvait calmer une fièvre dévorante, que tout alimenterait à la ferme, où Georges ne ferait point un pas sans trouver des souvenirs déchirans. Il ajouta que la santé la plus robuste cède à la fin aux froissemens réitérés d'un cœur, d'autant plus sensible, qu'il était vierge encore, et qu'il est déjà flétri et de la violence qu'il s'est faite, et du silence qu'il s'est imposé. Il finit en invitant monsieur Botte à découvrir l'asile que choisirait le jeune homme, et à le faire surveiller par quelqu'un de sûr, qui fournirait en secret à ses besoins, et qui donnerait de ses nouvelles à son père.

M. Botte était vif; il était opiniâtre; ce n'était qu'en grondant qu'il se rendait à de bonnes raisons; mais il s'y rendait enfin. Il entra dans les vues du curé, à la grande satisfaction du malheureux père, et on parla avec

assez de tranquillité du mariage de mademoiselle d'Arancey.

« Cruel enfant, méchant enfant! disait le vieillard, oser lever les yeux sur sa demoiselle! — Et sur qui les lèverait-il? sur une guenon? — Mais oser l'aimer, Monsieur, oser l'aimer! — Hé, comment s'en défendre? nous l'aimerions aussi, si nous n'avions que vingt ans. — Mais le respect..... — Georges n'en a point franchi les bornes. — Quoi, cette lettre.... — Cette lettre ne s'adresse pas à mademoiselle d'Arancey. — Qu'elle ignore au moins que mon fils l'a écrite. — Elle la verra. Un amour vertueux, un amour auquel on s'immole, ne peut offenser une femme; il donne des droits à sa pitié. — Par grâce, Monsieur.... — Je ne ferai pas le bonheur de mon neveu par une supercherie. Mademoiselle d'Arancey saura le mal qu'elle fait à Georges;

elle saura que c'est elle qui en prive son père ; qu'un sacrifice peut le lui ramener : elle lira la lettre, et elle prononcera.

» — Encore un mot, Monsieur, dit le curé. — Hé, parbleu, pasteur, vous abusez de ma patience. Il était question tout à l'heure des intérêts d'Edmond, et j'ai dû céder à sa volonté ; il s'agit ici de ma délicatesse personnelle, et certes, à cet égard, je n'ai besoin des conseils de personne : mademoiselle d'Arancey lira la lettre. »

Charles était incapable de ces froids calculs que l'homme, qui n'a que des désirs, emploie souvent avec succès. Idolâtre de sa Sophie, il n'avait pas prévu l'effet que produirait sur elle la nouvelle de la fuite de Georges. Il en parla en homme aussi pénétré du malheur d'Edmond, qu'affligé de la vivacité d'un oncle qui l'arrachait

subitement à ce qu'il avait de plus cher. Sophie, bonne et sensible comme lui, éclairée enfin sur un secret que sa modestie seule l'avait empêchée de pénétrer, Sophie oublia les fréquentes importunités de Georges, et ne vit plus en lui que l'ami malheureux.

Les habitans attendaient leur curé et le vieux Edmond. Rangés debout autour des tables, où personne n'osait se placer encore, ils entretenaient leur gaîté en buvant de temps en temps le petit coup. La tristesse de Charles, la douleur de mademoiselle d'Arancey, frappèrent également ces bonnes gens; l'événement fâcheux devint aussitôt public. Comme dans ce village l'infortune de l'un est commune à tous, on oublia que le reste de la journée était consacré à la gaîté. Sans se consulter, sans même se parler, hommes, femmes, enfans,

vieillards, prennent le chemin de la ferme. On marche dans un profond silence; un voile sombre couvre toutes les physionomies : ce jour de fête n'est plus qu'un jour de deuil.

Sophie, appuyée sur le bras de Charles, méditait profondément. Elle n'a plus une pensée qui échappe à son amant, et le jeune homme frémit.

On arriva à la ferme. Les anciens s'approchèrent de l'infortuné père et pleurèrent avec lui. Les enfans, instruits à le respecter, couraient lui offrir leurs innocentes caresses. Les femmes ont partout cet instinct délicat qui les éclaire sur les convenances. Les mères éloignèrent ces enfans qui allaient rappeler à Edmond ce qu'il avait perdu : il était trop tard, le bon vieillard les avait aperçus. « Vous êtes encore pères, dit-il à ses amis, et moi... et moi... » Il essuya ses pleurs, ouvrit sa Bible, lut à

haute voix le livre de Job, et se soumit à la volonté du seigneur.

Tout le monde l'écoutait dans un recueillement religieux. M. Botte lui-même se taisait; mais incapable de varier dans ses principes ou ses opinions, il présenta la lettre à mademoiselle d'Arancey.

La charmante fille la mouilla de ses pleurs, et fut tomber aux pieds d'Edmond. « Pardon, dit-elle, pardon, mon vénérable père. Vous m'avez arrachée à la misère; vous avez partagé votre cœur entre votre fils et moi, vous m'avez inspiré le goût de ces vertus simples, qui vous sont familières, et pour prix de vos bienfaits, j'empoisonne vos derniers jours... Pardon, pardon ! » Le vieillard la relève, la presse contre son cœur, et leurs larmes se confondent.

« Non, s'écria Sophie, non, il n'est pas de bonheur pour moi,

quand mes bienfaiteurs souffrent. J'aime Charles autant qu'on puisse aimer : je le lui ai dit, je l'ai dit à son oncle, à Edmond, je le répèterais à la face de l'univers; mais je suis incapable d'abandonner ce malheureux vieillard. C'est moi qui remplacerai le fils dont je l'ai privé, qui le consolerai, qui fermerai ses yeux. Charles, mon ami, encore un sacrifice. Vous n'approuverez pas celui-ci; mais ma conscience me dit qu'il est indispensable.... Soumettons-nous, Charles, il le faut, je t'en prie, je le veux, je l'ordonne. Jure avec moi..... — Arrêtez, crie le jeune homme, en s'élançant vers elle. N'élevez pas entre nous une barrière éternelle; n'achevez pas ce serment téméraire. Laissez-la, Monsieur, laissez-la, reprend le cher oncle avec fermeté. Elle suit la voix d'un devoir antérieur à vos droits. Je

l'admire ; ayez, vous, la force de l'imiter.

» Non, ma fille, non, dit Edmond, je ne reçois pas un sacrifice qui vous coûterait le bonheur de toute votre vie. Jephté voua sa fille, mais il s'en repentit. Dieu me donnera la force de supporter mon sort. Remplissez le vôtre, mon enfant; soyez heureuse, et estimez-moi assez pour croire que je ne vends pas mes services, surtout à un prix aussi cher. »

« Digne vieillard, fille céleste, disait monsieur Botte. Mon pauvre Charles, quel trésor tu perds là. » Il n'a rien perdu, Monsieur, reprit Edmond. » Et il mit la main de Sophie dans celle du jeune homme.

Un grand exemple entraîne toujours, et peut nous faire perdre de vue nos plus chers intérêts. Malheureusement ce noble enthousiasme ne dure pas : notre faiblesse nous parle si haut!

Charles, contenu par son oncle, Charles qui craignait d'abord de ne pas montrer de la vertu, quand les autres personnages ne faisaient rien que pour elle, Charles réfléchissait à la perte irréparable qu'il allait faire. Il ne se permettait pas un mot; mais il regardait Edmond d'un air si reconnaissant! Ses grands yeux, qui se portaient ensuite sur Sophie et sur son oncle, étaient si supplians, si doux!

Mademoiselle d'Arancey s'était trop avancée pour pouvoir rétrograder; mais elle laissait sa main où le père Edmond l'avait mise. Le stoïque M. Botte maudissait intérieurement sa pétulance et son stoïcisme, et il n'eût pas manqué d'embrasser et de remercier le bon vieillard, si cette démarche eût pu se concilier avec les grands sentimens qu'il venait d'afficher. Le malheureux père lui-même commençait à sentir dans quel

vide il vivrait, s'il perdait à la fois ses deux enfans. Chacun enfin, après s'être montré magnanime, peut-être par ostentation, comme cela arrive souvent, chacun prêtait secrètement l'oreille à la voix de son intérêt personnel, comme cela arrive toujours.

Le curé, que son état rendait plus réfléchi ou plus réservé, ne s'était pas pressé de parler; il avait eu le temps de mûrir son opinion, et il pouvait la faire valoir, sans être accusé de versatilité. Il connaissait le cœur humain, et il démêlait sans peine l'embarras des principaux acteurs. Les en tirer, c'était leur rendre un signalé service, et c'est ce que fit le bon pasteur.

« Mademoiselle, dit-il à Sophie, vous avez cru avoir les raisons les plus fortes pour ne pas accepter la main de M. Montemar. Les préjugés de Monsieur votre père s'éléveraient

bien plus puissamment contre le choix que vous feriez de Georges, homme estimable sans doute, mais qui n'a rien de ce qui fixe la considération des gens du monde. D'ailleurs, mademoiselle, vous n'avez que de l'amitié pour lui, et vous avez de l'amour, beaucoup d'amour pour Monsieur. La Providence vous le destine; et malheur aux femmes qui se refusent à ses vues : elles en sont punies par le libertinage ou le désespoir. Ma foi, s'écria M. Botte, je crois le curé beaucoup plus sage que nous tous. Oh, certainement, reprit vivement Charles. Mais, continua, à demi-voix et les yeux baissés, la sensible Sophie, je ne me propose pas non plus d'épouser Georges. Qu'importe alors, poursuivit le curé, que vous soyez ou non l'épouse d'un autre, pourvu que le fils d'Edmond ne soit pas témoin d'un engagement qui lui

ferait sentir plus vivement son malheur. Mais, répondit Sophie, mais..... c'est que..... C'est, interrompit le pasteur, que vous ne voulez pas abandonner ce bon père dans son affliction. — Non, Monsieur, je ne le veux pas; je ne le dois pas. — Hé bien, mademoiselle, laissez agir M. Botte. On n'a pas de conseils à lui donner, quand il s'agit de faire le bien. — Hé, quelle chienne de manie avez-vous donc tous de me rappeler ce que je peux faire de bon? Ne faut-il pas que je rachète par quelque chose une dureté de caractère dont je ne suis pas maître? Ne me gâtez pas, curé; je n'aime pas cela. Je ne suis pas bon, je le sais, je le déclare. Au reste, voici ce que je propose : qu'on ne m'interrompe point.

« Edmond n'est plus d'âge à travailler, et il ne travaillera plus. Nous louerons la ferme..... — Quoi, Mon-

sieur, vous voulez?.... — Oui, papa, je le veux. — Quitter une ferme où je suis né!.... — Vous ne la perdrez pas de vue : mais, que diable, laissez-moi parler. Vous habiterez avec le curé une aile du château : je me réserve l'autre pour les voyages que je ferai ici; et j'en ferai de fréquens. Mon neveu et ma nièce occuperont le corps-de-logis. Votre couvert à tous deux sera toujours mis à leur table. — Mais, Monsieur, je vous ai déjà fait observer combien je serais déplacé dans un certain monde..... — Je vous ai déjà répondu, Monsieur, qu'un honnête homme n'est déplacé nulle part. Et parbleu, quand vous voudrez être seul, on vous servira chez vous, et vous lirez un chapitre de votre vieille Bible, en vidant le flacon de Bourgogne. — Mais l'oisiveté, Monsieur.....— Bah, bah, bah! la promenade, la gazette, un cent de

piquet, un peu de médisance, et le temps se passe. Allons, allons, je vois que ces arrangemens conviennent à tout le monde; c'est une affaire terminée. Vite, un notaire, et l'affiche à la municipalité. »

Les jeunes-gens renaissent, le pasteur sourit, Edmond se rend, Monsieur Botte se frotte les mains, tous les villageois applaudissent. « Oh ça, dit le cher oncle, retournons sous le grand ormeau. Puisque vous m'avez tous vu dans l'état où me voilà, il n'y a pas d'inconvénient que je vous suive, pourvu toutefois qu'on me trouve une culotte; car il fait du vent aujourd'hui. »

A peine a-t-il parlé, que les habitans se dispersent; Edmond retourne à l'armoire de noyer, et le pasteur court ouvrir son modeste porte-manteau. En cinq minutes, M. Botte n'a plus que l'embarras du

choix. « Monsieur, dit-il à son neveu, en prenant un habit à l'un, une culotte à l'autre, un bonnet de coton à un troisième, Monsieur, j'ai rompu sans retour avec votre Guillaume; mais je ne vois que ce drôle-là qui puisse retrouver Georges, et il faut qu'il se retrouve. Écrivez à Guillaume, pendant que je m'habille, et faites partir mon postillon avec cinquante louis. »

Le malheureux père baise la main de M. Botte; la tendre Sophie se hâte de trouver cette écritoire que vous avez peut-être oubliée, celle que Georges, dans sa jalousie, serrait si soigneusement; le curé débarrasse une table; Charles prépare une plume, et le cher oncle trouve autant de valets de chambre, que la maison peut recevoir de paysans.

Une joie pure et bruyante a succédé au silence de la douleur. On va, on

court ; on se cherche, on se presse, on chante, on rit, on arrive sur la pelouse, et lorsque le curé, M. Botte et Edmond ont pris le haut bout de la grande table, les autres se placent au hasard. Ce n'est point par hasard que Charles se trouve à côté de Sophie, que Sophie est bien loin du cher oncle, qu'elle aime pourtant de tout son cœur ; qu'elle s'est jetée au milieu d'un groupe de jeunes filles. C'est que les jeunes filles connaissent le langage de l'amour, qu'elles aiment à l'entendre, qu'elles s'affligent franchement des peines passées, et qu'elles sourient au bonheur à venir.

M. Botte faisait la grimace en sablant la piquette du pays, qu'on lui versait à flots dans le plus grand verre ; il faisait la grimace en mâchonnant d'énormes morceaux dont on chargeait son assiette ; il faisait la grimace en trempant son pain dans de l'eau

assaisonnée de poivre et de sel, qu'on appelait de la sauce ; mais il avait faim, il avait soif, il buvait, il mangeait, parce qu'il était de bonne humeur, et cela devait être : il s'était grandement conduit avec mademoiselle d'Arancey, et son neveu n'y avait rien perdu.

Près de lui étaient assis sur l'herbe trois petits pâtres, qui dévoraient ce qu'ils pouvaient attraper. « Le bon potage que j'ons eu là ! disait l'un ; si j'étais premier consul, je mangerais tous les jours de la soupe à la graisse. Si j'étais premier consul, dit le second, je garderais mes vaches à cheval. Si j'étais premier consul, dit le troisième, je me ferais payer mes journées trente sous ; j'en mangerais dix, et j'en donnerais vingt à ma pauvre mère. Corbleu, s'écria monsieur Botte, en vidant son assiette dans leur gamelle, tu toucheras les trente

sous, et pendant le reste de ta vie. Mais comme il n'y a qu'un premier consul, toi, mon ami, tu continueras de garder tes vaches à pied, et toi, tu ne mangeras de la soupe à la graisse que les jours de fête.

Déjà la jeunesse se dispose à danser. On a bon appétit au village, mais le plaisir de serrer la main de sa bien-aimée, et de sauter avec elle face à face, l'emporte sur tous les plaisirs. Au premier cri du violon, on court, on se place, et M. Botte, qui a juré d'être charmant ce jour-là, déclare qu'il ouvrira le bal avec sa nièce. L'aimable fille vient aussitôt offrir sa jolie main.

M. Botte danse fort mal, et son costume grotesque ne peut lui donner les grâces que la nature lui a refusées; mais M. Botte danse de tout son cœur. Sa grosse gaîté bannit le cérémonial; les villageois sont à leur aise,

et ils trouvent que M. Botte est un très-bon danseur, parce qu'il danse comme eux.

Mademoiselle d'Arancey est reconduite à sa place par son cavalier, marchant sur la pointe du pied, tortillant le derrière, et soutenant la main blanchette sur la basque volumineuse de son antique habit. Charles succéda aussitôt à son oncle, et celui-ci s'approcha du notaire du lieu. L'officier public voulait remettre au lendemain la rédaction de l'acte; monsieur Botte assurait qu'il ne faut jamais remettre ce qu'on peut faire à l'instant. Le notaire voulait au moins qu'on se rendît à son étude; M. Botte soutenait qu'il est inutile de se déranger quand on est bien. Le notaire opposait sa dignité, qu'il compromettrait en opérant en plein vent; M. Botte protestait qu'un notaire ne se compromet qu'en faisant

un faux, et qu'il peut recevoir le double de ses honoraires d'un homme qui veut bien les doubler, pourvu qu'on le serve à la minute, et de la manière qu'il veut l'être.

Le garde-note, n'ayant rien à répliquer à ce dernier argument, appela un jeune garçon qui époussetait son habit, lui faisait la queue, écumait son pot, et lui servait de clerc à l'occasion. Il l'envoya chercher son écritoire de poche et la feuille de parchemin.

M. Botte, qui voulait fortement, et que les lenteurs désolaient, tira à part le greffier de la municipalité, et lui persuada par les mêmes moyens, mais à voix basse, qu'il ne pouvait se dispenser d'afficher à l'instant même le mariage des aimables jeunes-gens. On ne refuse rien à un homme pressant, et qui parle d'une tenture neuve pour la salle du conseil communal :

les deux noms furent joints sous le petit chassis treillagé.

M. Botte eût donné ce qu'on eût voulu pour que le mariage se fît le soir même. Il n'y avait pas d'opposans, il ne pouvait y en avoir ; il n'y avait donc nul inconvénient à antidater l'affiche, et peut-être, à force d'argumens, le greffier se fût-il laissé convaincre, mais M. Botte rejeta sans balancer une idée si opposée à ses principes, et à la conduite de sa vie entière. Il se consola du retard auquel il fallait se soumettre, en pensant que les embellissemens du château amuseraient son impatience.

Le *factotum* du notaire est de retour ; l'officier a braqué ses lunettes ; les jeunes-gens, l'oncle, le curé, Edmond, sont assis autour de lui. Quelques vieillards s'étaient éloignés par discrétion : M. Botte les rappela, parce qu'il ne faisait rien, disait-il,

qu'il ne pût faire à la face de l'univers. Le curé lui observa doucement qu'il y avait péché d'orgueil dans cette assertion. « Allons, allons, pasteur, on peut en absoudre les honnêtes-gens : tant d'autres ont de l'orgueil que rien ne justifie. Procédons.

» Je donne dès ce moment à mon neveu mes herbages de Normandie : ils rapportent trente mille francs. Je l'institue mon légataire unique, universel... — Ah, mon oncle, que de bienfaits ! — Rends-la heureuse, Charles, et tu ne me devras rien. Je reconnais que Mademoiselle m'a remis une somme de cent mille écus.... — Je ne consentirai pas, Monsieur... — Vous ne consentirez pas, Mademoiselle !... Faites l'amour, et ne vous mêlez pas d'affaires, vous n'y entendez rien. — Mais, Monsieur, tout le monde sait que je n'ai que cette petite terre..... — Et

comme elle n'est pas suffisante, il me plaît d'y ajouter cent mille écus. — Mais... — Vous m'excédez. Que vous resterait-il, si vous perdiez votre mari? un douaire chétif. — Ah, Monsieur, quel malheur vous prévoyez là! — Il est possible, Mademoiselle. — Et croyez-vous que j'y survive? — Oui, oui, vous y survivrez, et j'entends que la veuve de mon neveu vive dans l'opulence. — Enfin, Monsieur... — Enfin, Mademoiselle, voulez-vous vous marier ou non? Je vous déclare que vous ne vous marierez qu'aux conditions que je vous impose. Ecrivez, notaire, écrivez donc. Je reconnais que Mademoiselle m'a remis une somme de cent mille écus, et j'y joins un douaire de dix mille francs.

» Je m'oblige à payer dans l'année, à Edmond, et de mes propres deniers, une somme de vingt mille

francs que lui doit mademoiselle d'Arancey, et je lui assure sur tous mes biens une pension viagère de quinze cents francs.... Oh, je vous en prie, M. Edmond, ne venez pas me casser la tête de vos observations ni de vos remercîmens; les choses seront ainsi, car telle est ma volonté. J'ai tout dit, monsieur le tabellion; arrangez-moi cela dans votre style barbare. Vous, jeunes-gens, embrassez-moi, et allez danser; on vous appellera pour la signature. »

Ils sont doux les baisers de l'amitié et de la reconnaissance! Aussi monsieur Botte disait: « Qu'ai-je fait pour vous, qui vaille ces tendres caresses? on est trop heureux, mes enfans, d'avoir de l'argent à placer ainsi. Vous l'éprouverez un jour, car je vous laisserai du superflu. »

L'acte était terminé, signé, et on se livrait sans réserve à ces idées de

bonheur qu'aucun nuage ne pouvait plus troubler, lorsqu'une berline parut suivie de quatre fourgons très-pesamment chargés. « C'est Horeau, s'écria M. Botte. Parbleu, je ne l'attendais pas sitôt; c'est la première fois de sa vie qu'il a fait diligence. ».

Horeau descend, et présente un tapissier et un peintre. Les hommes se jugent assez communément au simple coup d'œil. Ceux-ci, trompés par le costume, prennent M. Botte tout au plus pour l'homme d'affaires de celui qui doit les employer, et le traitent en conséquence. Le cher oncle n'est pas fier, mais il n'est pas endurant, et il y a long-temps qu'il n'a trouvé l'occasion de gronder. « Apprenez, leur dit-il, que celui qui juge l'homme par son habit est un sot, et je vous le prouve, puisque sous cette mascarade vous voyez M. Botte en personne. » Ici ces Messieurs font

de profondes révérences. « Apprenez encore que celui qui mesure ses égards sur la fortune de l'homme à qui il parle, n'est que le plat valet des circonstances. C'est le défaut de la canaille, et je vois que vous n'êtes pas au-dessus de votre état. Allez travailler: prestesse et intelligence, voilà ce que je vous demande, et non des révérences auxquelles je ne suis pas plus sensible qu'à votre début beaucoup trop familier. »

Ces deux hommes se retirèrent en balbutiant des excuses, et furent rendre à leurs garçons, juchés sur les charriots, la mortification qu'ils venaient de recevoir.

« Hé bien, Monsieur, dit le chez oncle au neveu, faut-il que je conduise ces fourgons au château? — Hé, dit Horeau, vous voyez qu'il attend vos ordres. — Hé bien, je les donne: allez, Monsieur, allez faire ranger

vos meubles comme vous l'entendrez.... Ah, un mot. N'oubliez pas de faire garnir la partie destinée au curé et à Edmond, et l'aile que je me suis réservée. — C'est par là que je commencerai, mon cher oncle. — A la bonne heure. C'est vous, Monsieur, qui dirigerez les travaux des peintres. Vous avez l'imagination riche et brillante; servez-vous en, et souvenez-vous que je veux du beau, du très-beau.... Comment, Mademoiselle, vous ne l'accompagnez pas; vous n'avez déjà plus rien à vous dire? — Je ne voulais pas vous laisser seul, Monsieur. — Hé, allez, allez donc, cruelle fille que vous êtes! ne sais-je pas que l'amour doit l'emporter sur l'amitié. »

Horeau était bien aussi friand que son ami; mais dans les circonstances difficiles, il n'était pas soutenu comme lui par un caractère énergique, ou

par la gloriole de tout supporter sans en paraître affecté. Horeau trouva le dîner détestable, et le dit tout haut. M. Botte, qui craignait qu'on ne l'entendît, cria plus haut encore que leurs grands-pères à tous deux ne faisaient pas meilleure chère, et que leurs grands-pères les valaient bien. « Mais, mon cher Botte, nos grands-pères étaient habitués à cette vie-là. — Vous voyez, Monsieur, qu'il est des habitudes qu'il est bon de conserver, et qu'il en est qu'il faut savoir prendre. Buvez, mangez, et soyez sûr qu'il n'y pas de comparaison entre faire un mauvais dîner et ne pas dîner du tout.

» — A propos, mon cher Botte, j'espère que nous ne coucherons pas dans cette chambre où les pucerons... vous vous en souvenez? — Corbleu, je ne les oublierai pas plus que la guêpe et le chien de ce matin. — Ah,

j'entends : un nouvel accident a occasionné ce travestissement nouveau. — Oui, et pour mettre fin au chapitre des accidens, nous coucherons au château. — Ah, tant mieux. — Mais nous ne souperons pas. — Ah, tant pis. — D'abord, parce que nous ne trouverons rien. — Je n'ai pas besoin d'autres raisons. — En ce cas, Monsieur, je vous en fais grâce.

» — Encore un verre de vin, Horeau. — Volontiers. — Il est pourtant bien mauvais. — Mais je crois que je m'y accoutume. — Quand je vous disais, Monsieur, que l'homme n'a qu'à vouloir pour être maître de lui. Si vous le vouliez fortement, vous boiriez du vinaigre. — Mais vous m'y amenez par degrés. — Et vous le trouveriez bon. — Oh, c'est une autre affaire. — En voilà une bouteille. — Non, je vous remercie. — Vous en boirez, parbleu. — Je n'en

boirai pas. — J'en boirai avec vous. — Peu m'importe. — Vous voyez que je bois, Monsieur, et la différence d'une bouteille à l'autre est de si peu de chose.... Essayez. — Ma foi, vous avez raison, je ne trouve pas de différence bien sensible. Mais à quoi ressemblons-nous tous deux, déraisonnant... — Nous raisonnons, au contraire. — Et buvant alternativement de la piquette et du vinaigre. — Nous faisons un cours de philosophie — Bah! — Nous éprouvons que lorsqu'on passe par degrés du bien au mal, ou du mal au bien, on y arrive sans s'en apercevoir; que les chutes inattendues et violentes sont les seules qui puissent affecter, comme les fortunes rapides tournent en un moment les cerveaux faiblement organisés.

» — Ah, ça! Horeau, j'ai pourtant envie de voir ces meubles... — C'est

assez naturel. — Puisque je paie, n'est-ce pas? C'est du beau ? — Du superbe. — La petite mérite tout cela : c'est un ange, mon ami. J'ai eu la faiblesse de le lui dire dans un de ces momens d'effusion, dont, malgré ma brusquerie, je ne suis pas toujours maître. Je ne la louerai plus, parce que la louange embarrasse toujours celui qui la mérite, et rend les autres impertinens. — Et voilà, mon ami, pourquoi je ne vous loue jamais. — Et de quoi me loueriez-vous, s'il vous plaît ? Ma conduite n'a rien que de très-simple. Mademoiselle d'Arancey est digne des hommages de tous les hommes, et en la donnant à mon neveu, je ne fais rien que pour lui. Allons voir les meubles. »

En entrant dans la cour du château, les deux amis trouvèrent les fourgons déchargés, les garçons occupés à ranger, et Charles donnant ses

ordres. « Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, dit M. Botte, que ces guenilles-là ? Pas un lit, pas un meuble étoffé ; point de damas, pas une riche tenture, pas un tour de glace doré. De l'acajou, des tissus de crin, et des tas de rideaux de toile de coton, ornés de misérables fanfreluches de couleur. M. Horeau, vous avez très - mal fait ma commission. — Mais, mon ami, tout cela est dans le genre grec, romain. — Ma nièce n'est ni Grecque, ni Romaine, et elle ne se servira de rien de tout cela. C'est au plus bon pour nous, pour le curé, pour Edmond ; mais ma nièce, ventrebleu, ma nièce !..... Venez ici, maître tapissier : demain, au point du jour, vous partirez pour Paris. — Oui, Monsieur. — Vous emploierez cent ouvriers, s'il le faut ; mais je veux, pour ma nièce, un lit à grand dais, dont les quatre coins

seront surmontés d'un panache des plus belles plumes. — Oui, Monsieur. — Je veux ce dais doublé en satin blanc, du satin à un louis l'aune, s'il y en a. — Oui, Monsieur. — Je veux, au milieu du ciel, un amour brodé, couronnant la vertu, et je veux que cet amour n'ait pas de bandeau, parce que, quand on aime mademoiselle d'Arancey, on voit clair et très-clair. — Oui, Monsieur. — Je veux les rideaux intérieurs du même satin; je les veux ornés d'emblèmes ingénieux, que vous ferez composer par ces gens, dont le métier est d'avoir de l'esprit pour de l'argent. — Oui, Monsieur. — Je veux de doubles rideaux de velours gris de lin; c'est la couleur de la constance, et mon fripon de neveu ne se couchera jamais sans se rappeler ce qu'il aura promis à sa femme. Je veux sur ces rideaux extérieurs

un riche cordon en perles fines, et sur les bords une broderie en or, terminée par une frange en cordelières, de six pouces de haut. Je veux l'ameublement pareil..... — Mais, mon ami, cela ne se peut pas. — Je veux que cela se puisse. — Cela coûtera quarante mille francs. — C'est égal. Obéissez, maître tapissier. Des rideaux de coton, des rideaux de coton à ma nièce! corbleu!

» A vous, monsieur le peintre en lambris: que les serrures, les boutons, les gonds, les fiches, les sculptures, les moulures, soient en or superfin, et que tous les marquis du monde chrétien apprennent que quand ils ne peuvent pas marier leurs filles, nous les marions, nous autres marchands, et convenablement, lorsqu'elles le méritent.

» — Du train dont vous y allez, mon cher Botte, je dois m'attendre à

d'autres reproches. — Oh, je vous en ferai sans doute. — Mais comme je n'avais pas d'ordres... — Ne savez-vous pas, M. Horeau, que jamais je ne désavoue mes amis? Voilà d'abord un reproche grave que vous méritez. Voyons ceux que j'ai encore à vous faire. — Vous savez que les diamans ont repris. — Non, je ne le savais pas. Des diamans, morbleu, des diamans, un boisseau de diamans!... Et son trousseau, son trousseau... nous n'y avons pensé ni l'un ni l'autre, et on ne se marie jamais sans trousseau. Je suis excusable, moi; j'étais tout au plaisir de la voir : mais vous, homme froid et réfléchi? — Moi, j'étais tout à mes meubles. — Et ils sont beaux, je vous en fais mon compliment. Demain, je pars pour Paris avec elle; nous courons les plus riches boutiques ensemble, et je la charge d'ornemens. Elle n'en sera

pas plus jolie ; mais elle saura combien je l'aime.

» Hé, où est-elle donc, cette demoiselle, dont tout le monde s'occupe, et qui promène peut-être ses douces rêveries dans son jardin ? Vous avez très-mauvaise grâce, monsieur mon neveu, de rire quand je vous interroge. Où est mademoiselle d'Arancey ? — Mais, mon cher oncle, je n'ai pas droit encore de lui demander compte de ses actions. — Aussi n'est-ce pas là ce que je demande, Monsieur ; mais on peut, je crois, savoir où elle est. — Vous voulez le savoir, mon cher oncle ? — Oui, Monsieur, je veux le savoir. — Vous ne vous fâcherez pas ? — Je ne me fâcherai pas. — Hé bien, je vous le dirai dans une heure. — Voici du nouveau, par exemple : des secrets pour moi, pour ton oncle ! — N'attachez pas trop d'importance à celui-

ci, il n'en vaut pas la peine. — Quel est ce garçon, qui entre là, chargé d'une hotte ? — Oh, le maladroit ! Hélas, mon oncle, j'ai bien peur que vous ne sachiez tout avant le temps. — Voyons, voyons ce qu'il porte. Horeau, faisons l'inventaire de la hotte. Des perdrix.... un levreau... du pain blanc.... — Et du Bordeaux, du Bordeaux, mon cher Botte ! — Voilà le mystère, mon oncle. Vous avez mal dîné; ma Sophie s'en est aperçue, et elle a envoyé au bourg voisin. — Morbleu, il n'y a qu'elle capable de ces attentions-là. Charles m'aime, je le crois; hé bien, il m'eût présenté la moitié d'un pain bis, et il eût avalé l'autre. Où est-elle ? finissons. — Puisque vous savez une partie du secret, je ne crois pas bien nécessaire de vous faire attendre l'autre. Venez par ici, mon cher oncle. »

Charles conduit M. Botte par le jardin. Le neveu marche sur la pointe du pied, et le cher oncle retient son haleine. Ils approchent du vitrau d'une cuisine souterraine ; M. Botte allonge son cou gros et court, et il voit mademoiselle d'Arancey donnant ses ordres aux deux servantes du père Edmond. Les fourneaux sont allumés; la main blanchette assaisonne le petit pois, prépare une crême, charge une corbeille des plus beaux fruits. Son motif égaie son travail, et sa gaîté rend le travail facile aux autres. Charmante, charmante! crie M. Botte, ventre à terre, et la tête passée par le soupirail. Mademoiselle d'Arancey lève les yeux, pousse un cri, jette les casserolles à l'autre extrémité de la cuisine, et vide une jatte d'eau sur le charbon enflammé. C'est que M. Botte, en se livrant à son enthousiasme, s'avançait

toujours davantage, et fût inévitablement tombé le nez dans les casserolles, si son neveu ne l'eût retenu par les jambes. « Tout cela est fort bien, dit M. Horeau, mais il ne fallait pas jeter les légumes et éteindre le feu. — Il fallait que je me brûlasse, n'est-ce pas ? — Il ne fallait pas vous y exposer. Voilà le souper remis à minuit, et je n'ai pas dîné. — Ne te fâche pas, Horeau, nous allons tous mettre la main à la pâte, et nous ne souperons pas une demi-heure plus tard. Ma nièce, je n'ai pour être en costume que mon habit à ôter : j'ai le bonnet, la veste et la culotte blanche. Allons, Charles, Horeau, qu'on mette habit bas, et qu'on prenne le fin tablier. » Et Sophie caressait son oncle en lui présentant la serviette et le grand couteau, et elle riait de la maladresse de l'ami Horeau, et en allant et venant, elle se laissait dérober

un baiser, vous savez par qui, et elle envoyait son petit pourvoyeur chercher Edmond et le curé, et elle courait prendre du linge blanc à la ferme, et elle mettait le couvert avec son Charles, et elle redescendait à la cuisine, et elle grondait le cher oncle, qui laissait brûler sa crême, et elle stimulait le flegmatique Horeau, et il était minuit en effet que le souper n'était pas prêt, et que personne n'avait pensé qu'il est possible de s'ennuyer quelquefois.

On le mangea ce souper comme on l'avait apprêté : un aimable désordre, la saillie piquante, un grain de folie, l'amitié et l'amour, tout se réunit en faveur de la petite société ; Edmond oublia même un moment l'absence de son fils.

Les plaisirs ou les querelles du jour ne faisaient jamais oublier le lendemain à M. Botte. Avant qu'on

se séparât, il décida, dans sa sagesse, que tout le monde se lèverait au point du jour; que lui, mademoiselle d'Arancey, Charles et Edmond, monteraient dans la berline, et Horeau et le curé dans sa chaise de poste.

Le vieillard et le pasteur n'avaient, disaient-ils, nulle envie d'aller à Paris; l'un ne pouvait quitter ses ouailles, l'autre était plus nécessaire à la ferme que jamais. Cependant tout s'arrangeait avec M. Botte, et il ferma la bouche aux deux opposans par des raisons solides, ou du moins spécieuses. « Vous ne négligez pas votre troupeau, mon cher curé, en vous occupant de lui, et prendre vos arrangemens avec mon architecte, c'est travailler à la vigne du seigneur. — Mais, Monsieur, il y a ici des ouvriers..... — Qui ne connaissent pas Vignole; qui ne distinguent pas l'ordre corinthien de l'ordre toscan, et

qui mettraient deux mois à ne rien faire qui vaille. Il faut que votre église soit restaurée et embellie pour le jour du mariage. Vous, M. Edmond, vous viendrez avec nous, parce que Mademoiselle n'est pas encore la femme de mon neveu, et que jusque-là elle ne doit voyager que sous les yeux de son père adoptif; vous viendrez à Paris, parce que vous avez besoin de vous dissiper; vous y viendrez, parce que je le veux, et si vous refusez de monter en voiture, on vous y portera. »

Edmond, n'ayant rien à répondre à ce genre d'invitation, prit son chapeau et son bâton; le cher oncle, l'ami Horeau, Charles et le curé, se couchèrent dans d'excellens lits; l'aimable fille accompagna le vieillard à la ferme, se retira dans cette modeste chambre qu'elle allait quitter pour toujours, et elle

s'endormit doucement, bercée par la main du bonheur.

Avant le jour, le cher oncle était debout. Il s'était habillé, tant bien que mal, aux dépens de la vache de Horeau; il avait éveillé son neveu, sa nièce, son ami, Edmond, le curé, cochers, laquais, valets de charrue, servantes : au bruit qu'il faisait, il eût réveillé tout le village, si la ferme n'en eût été à cinq cents pas. A quatre heures, il avait tout réglé avec le maître garçon, pour le temps où le bon père serait absent; il avait fait mettre les chevaux, et il criait contre les jeunes-gens, qui ne finissaient pas leur toilette; contre Horeau, qui ne pouvait ouvrir les yeux; contre le curé, qui disait son bréviaire; contre les servantes, qui ne finissaient pas d'apprêter le déjeûner.

Il se tut en déjeûnant; il recommença à crier dès qu'il eut fini de

manger ; il cria jusqu'à ce que tout son monde fût monté en voiture, et qu'il fût bien sûr qu'Edmond, entraîné au grand trot de quatre chevaux, ne lui échapperait pas.

On se figure aisément la joie douce qui pénétrait le cœur de Sophie. Elle était avec un amant qui allait être le plus tendre comme le plus chéri des époux ; rien ne pouvait traverser ni suspendre leur bonheur ; elle était dans une excellente voiture, qui serait désormais à sa disposition ; elle allait descendre à Paris dans un hôtel superbe, qui appartenait au cher oncle, et qui lui appartiendrait un jour. Une chaumière et l'amour, disent les amans qui n'ont pas mieux ; mais l'amour s'accorde aussi fort bien avec l'opulence, et un époux charmant n'en paraît pas moins aimable, pour avoir fait la fortune de sa femme.

Ces réflexions n'échappaient pas à la charmante fille. Elle voyait dans Charles son amant et son bienfaiteur, et sa figure était rayonnante. Son grand œil, qu'elle croyait bien caché sous son petit chapeau de paille, négligemment noué sous le menton, son grand œil rencontrait de temps en temps celui du fortuné jeune homme, et ils se communiquaient une nouvelle chaleur, une nouvelle âme; elle rougissait alors, et se tournait vers M. Botte pour se remettre un peu. M. Botte paraissait ne rien voir, ne perdait rien, jouissait de tout, et pendant une route de cinq à six heures, il ne gronda personne, pas même son cocher, qui, surpris d'un calme auquel il n'était pas fait, lui demanda plusieurs fois s'il n'était pas incommodé.

Dès qu'on fut descendu à l'hôtel, le cher oncle assigna à chacun son

appartement, attacha spécialement à chacun deux domestiques, donna à mademoiselle d'Arancey deux femmes jeunes et jolies, enjoignit à ses gens d'obéir au moindre signal, et à ses hôtes de demander ce qu'ils voudraient, à peine de manquer de tout, parce qu'il n'avait, disait-il, ni le secret de deviner leurs besoins, ni le temps de s'occuper d'eux. Il parla un moment à son homme de confiance, et monta avec mademoiselle d'Arancey dans une voiture coupée.

La jeune personne n'avait vu Paris qu'à un âge où on n'observe rien, et tout lui paraissait neuf et étonnant. M. Botte s'amusait de ses surprises continuelles, et à chaque instant il en variait les objets. Il faisait prendre un détour pour passer tantôt devant un monument, tantôt devant un autre; il en indiquait l'auteur et la destination à sa nièce, avec une

attention et une exactitude qui prouvaient qu'il n'était pas tout-à-fait dépourvu de politesse, et surtout qu'il aimait sa Sophie de tout son cœur.

Comme il tenait beaucoup au plaisir de la table, et que le temps de sa course était limité, on passait rapidement devant les édifices qu'on aurait le temps de voir en détail; mais on arrêtait chez une marchande de modes; on courait de-là chez le marchand de dentelles, de toiles de toute espèce, de soieries, de rubans, de parfums. On examinait la boutique du bijoutier; l'étonnement de mademoiselle d'Arancey allait toujours croissant, et partout, au nom de M. Botte, dix garçons s'empressaient d'étaler ce qu'ils avaient de plus élégant et de plus riche. Le cher oncle observait la nièce; il indiquait de la main ce qui paraissait la

frapper davantage, et ne disait qu'un mot au marchand : à l'*hôtel*, et sans écouter ni les remercîmens, ni les observations de l'aimable fille, sur la quantité et le prix de ses cadeaux, il la remettait dans sa calèche, et courait avec elle à l'autre extrémité de Paris.

Cette première course fut pour Sophie un rêve, un enchantement continuel. Elle grondait son oncle de sa prodigalité ; mais elle grondait en souriant : elle était femme. Elle n'avait pas l'adresse de cacher le plaisir qu'elle éprouvait : elle était femme, mais elle sortait des mains de la nature.

Ce fut bien autre chose, lorsqu'elle rentra à l'hôtel. Elle était dans son appartement comme la colombe en sortant de l'arche : elle ne savait où mettre le pied. Le parquet était couvert de ballots de toiles ; les fauteuils,

les ottomanes, étaient chargés d'étoffes; les consoles, de dentelles; la toilette, de bijoux; les tiroirs d'un secrétaire sont garnis d'or: la pauvre enfant ne sait où elle en est; elle ne trouve pas un mot; Charles embrasse son oncle.

Edmond ne croit pas qu'on ait jamais vu rien de tel, même dans le palais du roi Salomon. Le curé observe avec douceur que le prix de ces brillantes bagatelles assurerait l'existence de dix familles. « Vous ne savez ce que vous dites, curé: ne fais-je pas vivre les marchands à qui j'achète, et ces marchands ne nourrissent-ils pas l'ouvrier laborieux et intelligent? Apprenez, monsieur le prédicateur, que le superflu de l'homme riche doit être jeté dans la société, non au hasard, mais de manière à arriver, par mille canaux divers, jusque dans le galetas de l'indigent. Ce pauvre,

impertinent et imbécille, s'élève toujours contre le luxe qui l'éblouit, et il ne réfléchit pas que le luxe seul le nourrit, ne fît-il que des petits couteaux de deux sous.... Oui, curé, des couteaux de deux sous. Les vendrait-il au roulier, si le roulier n'était employé par le fabricant, et le fabricant emploierait-il le roulier, le teinturier, le tisserand, la fileuse, si nos grandes villes ne consommaient les produits de nos manufactures? Que ferait mon marchand de petits couteaux, et vous et moi, si nous avions chacun un arpent de terre? Il faudrait bien que chacun cultivât le sien, et alors nous aurions à la vérité des pommes de terre, des choux et des carottes, mais pas un pot pour les faire cuire; nous irions sans bas, sans souliers, sans culotte, et cela serait beau, n'est-ce pas? Tenez, pasteur, votre évangile vante singu-

lièrement la pauvreté; mais je soupçonne fort que ceux qui l'ont écrite aimaient beaucoup à recevoir et à ne rien faire : cette méthode est commode, mais ce n'est pas celle qui fait fleurir les empires. — Je ne dis pas, Monsieur, qu'il faille étouffer l'industrie, favoriser la paresse. — Que diable dites-vous donc ? Il faudra de l'argent aussi pour restaurer votre église, et vous n'en parlez pas, parce que vous aimez que votre église soit parée. Hé bien, j'aime que ma nièce le soit aussi. Je vous passe la chape brodée, passez-moi les girandoles.

» Allons, à table. Monsieur est mon architecte; placez-vous près de lui, et arrangez-vous ensemble. »

M. Botte aurait fait voir le soir même tous les spectacles de Paris à son intéressante Sophie, si le reste de la journée n'avait été consacré à

quelque chose qui ne pouvait se remettre, la tenue d'un grand conseil entre la couturière, le coiffeur, la marchande de modes, et autres personnages essentiels. Sophie était assez indifférente à leurs graves discussions, parce que la femme la plus modeste sait toujours un peu qu'elle est jolie, et qu'elle n'ignore pas que quelque peine qu'on se donne pour défigurer la nature, un visage charmant, des doigts effilés, un bras arrondi, un bas de jambe délié, produisent toujours leur effet. Cependant, semblable à ces rois qui ne président leur conseil que pour la forme, elle causait avec l'ami Charles; mais elle avait la voix prépondérante; elle avait à décider lorsque les avis étaient partagés; il fallait qu'elle prononçât si telle coiffure allait avec telle robe, et tel bonnet avec telle coiffure. Semblable encore aux rois, elle donnait

son avis sur des choses auxquelles elle n'entendait rien du tout, et elle opposait à l'ennui que lui donnait son conseil, une patience, une douceur inaltérables. La différence essentielle qu'il y avait d'elle aux rois, c'est qu'elle se permettait quelquefois de sourire à l'importance que le conseil mettait à des fadaises.

Le père Edmond, qui avait bien dîné, digérait dans un grand fauteuil, les mains croisées sur son ventre. Je ne sais à quoi il pensait; je ne sais s'il le savait lui-même.

Horeau buvait des carafes d'eau sucrée, parce qu'il avait le hocquet.

L'architecte traçait quelques dessins, d'après les instructions qu'il avait reçues du curé.

M. Botte, après avoir dit sommairement aux ouvriers et au coiffeur: « Je paie comptant, que tout soit bien, » M. Botte n'avait plus rien à

dire; M. Botte s'ennuyait, et de toutes les maladies qui assiégent l'espèce humaine, il n'en connaissait pas de plus cruelle que l'ennui. Le curé seul était libre, et sans mauvaise intention, uniquement entraîné par la force de l'habitude, ce fut à lui que M. Botte chercha querelle d'une manière détournée. « Hé bien, pasteur, vous avez dit votre bréviaire du matin? — Oui, Monsieur. — Il n'est pas encore l'heure de dire celui du soir? — Non, Monsieur. — Vous avez de l'esprit. — Ah, Monsieur! — Du bon sens, qui vaut mieux encore. — Ah, Monsieur! — Je vous dis, Monsieur, que vous avez de l'un et de l'autre. Votre conversation me plaît. — Vous êtes trop poli. — Je ne le suis pas du tout; mais causons, puisque vous n'avez rien à faire.

» Je me propose de faire voir le

monde à ma nièce. — Et vous aurez raison. — Je choisirai ses amis. — C'est le point important. — Ses amis deviendront ceux de son mari. — Sans doute. — Comme il aime passionnément sa Sophie, il ne la quittera point, et ainsi il ne verra que d'honnêtes gens. — A merveille. — Quand il cessera d'être l'amant de sa femme, ce qui n'arrivera que trop tôt. — Vous connaissez le cœur humain. — Il aura contracté l'habitude des bonnes choses, et il ne s'en détachera plus. — Supérieurement pensé. — Que diable, Monsieur, croyez-vous que je restaure votre église, et que je remeuble votre sacristie, pour que vous soyez toujours de mon avis ? — Que puis-je faire de mieux, quand vous avez évidemment raison ? — Mais j'ai peut-être tort, Monsieur, et vous me flattez. — Je ne flatte personne. — Moi, Monsieur, j'aime la

contradiction. — A quoi sert-elle ? — C'est du choc des opinions que jaillit la lumière. — Mais quand je suis de votre avis.... — Il faut avoir le vôtre. — Je pense absolument comme vous. — Vous avez tort, nous avons tort tous deux. — Oh, que non. — A quoi mène la fréquentation du monde? qu'à la dissipation, à l'oubli de ses devoirs. — A quoi mène la vertu, même quand elle est poussée à l'excès, qu'à la misantropie, à l'orgueil, à un endurcissement, qu'on a trop souvent admirés? — Monsieur va attaquer les Pères du désert. — A quoi ont-ils servi ? — Ce sont des saints. — Je n'en sais rien. — Que faut-il donc selon vous pour l'être? — Être bon citoyen, bon époux, bon père, bon ami; aider les humains, compatir à leurs faiblesses, les en guérir par la force de l'exemple. — L'église ne recon-

nait pas ces saints-là. — L'église a tort. — Voilà un blasphème. — Non, c'est une vérité. — Vous n'admettez pas, Monsieur, qu'il y ait de mérite à jeûner? — Non, surtout quand on a bon appétit. — A renoncer aux femmes? — Non, lorsqu'on en sent le besoin. — A se dépouiller de ses richesses? — Non, lorsqu'on en fait un bon usage. — Et le chameau, qui doit passer par le trou de l'aiguille. — Expression parabolique. — Oh, parbleu, en forçant le texte, vous vous tirerez toujours d'affaire. — Mais, c'est assez souvent le parti qu'il faut prendre. — C'est-à-dire que quand les lumières divines manquent, vous vous servez des vôtres? — Aimeriez-vous mieux que je me servisse de celles de mon voisin? — Mais les censures de la cour de Rome... — Je les respecte, quand elles s'accordent avec la raison, et qu'elles tendent

surtout à rendre l'homme meilleur. — Voilà Monsieur qui s'érige en juge du chef suprême de l'église. — Je ne juge personne ; mais ma conscience est la seule règle de mes actions. — Monsieur le curé, vous êtes schismatique. — Non, Monsieur. — Je vous soutiens que vous l'êtes. — Vous vous trompez, Monsieur. — Et je vous le prouve. — Je vous en défie. — Vous ne croyez pas à l'infaillibilité du pape. — Croyez-vous que le pape lui-même y croie beaucoup ? — Plaisanter n'est pas répondre, Monsieur. Vous êtes schismatique, et schismatique avéré. — Qu'est-ce qu'un schismatique, Monsieur ? — Ma foi, c'est..... c'est..... c'est un prêtre..... — C'est un homme qui se sépare de la communion romaine, et je communie tous les jours. — Sans rien croire, peut-être. — Vous ne réfléchissez pas, Monsieur, qu'un

prêtre qui exerce son ministère sans être persuadé est un fripon. — Pardon, pardon, curé; parlons d'autre chose. — Qu'on peut distinguer les intérêts et les passions de la cour de Rome du dogme, et.... — Parlons d'autre chose, vous dis-je. — Et que deux papes, par exemple, qui s'anathématisent mutuellement, loin d'être infaillibles, ne connaissent pas même les bienséances de leur état. — Hé, brisons là, Monsieur. — Que très-faillible aussi par votre nature, vous l'êtes plus souvent qu'un autre, parce que vous vous laissez aller à votre pétulance et au plaisir de contredire. — Palsambleu, Monsieur!... — Il faut beaucoup, mais beaucoup d'esprit, Monsieur, pour contredire sans cesse, et ne se donner jamais de ridicule. — Oh, finissez, finissez donc. Si je vous ai dit une impertinence sans y penser, vous venez de

me tancer avec réflexion, et vous êtes, je crois, le seul homme au monde à qui je puisse le pardonner. Donnez-moi la main, curé.... Il me la donne, en vérité. Un homme d'église sans rancune! c'est beau, mais c'est rare.

» Ah, ça! pasteur, viendrez-vous demain à l'Opéra avec nous? — Qu'y donne-t-on? — *Œdipe à Colonne.* — J'irai, Monsieur. — Vous viendrez à l'Opéra! — J'irai voir *Œdipe à Colonne*: c'est un chef-d'œuvre, et la morale en est sublime. — L'auteur n'est pourtant pas de l'institut. — Piron n'était pas de l'académie. — Et d'où connaissez-vous cet opéra? — Je l'ai vu vingt fois. — En vérité? — J'ai vu le *Misantrope*, *Zaïre*, *Lucile*, et tous les ouvrages où la vertu est mise en action d'une manière aimable. J'ai même recommandé la fréquentation de ce genre

de spectacle à ceux qui ne s'accommodent pas d'un sermon sec et diffus. Il faut des alimens pour tous les estomacs. — Savez-vous, curé, que vous avez une manière à vous d'être chrétien. — Je vous avoue, Monsieur, que je n'en ai pas encore rencontré deux qui le fussent absolument de la même façon. — Cela ne prouve pas en faveur de la religion. — Cela ne prouve que contre ceux qui la déshonorent.

» — Tenez, croyez-moi, curé, c'est assez ergoter, cela fatigue; allons faire une partie de billard. — J'y joue fort mal. — Tant mieux: je serai plus heureux au jeu qu'en argumens. »

La vérité est que le curé y jouait assez bien. Mais M. Botte aimait à gagner, lors même qu'il ne jouait rien, et le pasteur ne voulut pas le battre de toutes les manières.

Vous prévoyez bien que les ouvrières s'adjoignirent tout ce qu'elles purent trouver de filles adroites et désœuvrées ; qu'elles passèrent gaîment une nuit qui leur fut payée très-cher, et que Sophie eut à son lever un déshabillé du matin de la dernière élégance, et dans lequel M. Botte la trouva charmante. Elle eut à midi l'artiste en cheveux, qui la tint jusqu'à quatre heures. A quatre heures, la marchande de modes entra. A quatre heures et demie, monsieur Botte se donna le plaisir de passer lui-même les girandoles aux plus jolies petites oreilles, et à cinq, mademoiselle d'Arancey, excédée de tant de soins et de bonté, put enfin se mettre à table. Les girandoles la tiraillaient horriblement. Elle y eût renoncé à l'instant, si le cher oncle n'eût senti sa vanité caressée, et n'eût formellement déclaré qu'il entendait

que sa nièce éclipsât le soir toutes les femmes à l'Opéra. Sophie apprit qu'il faut savoir souffrir pour plaire aux autres, lors même qu'on est assez bien pour se passer d'ornemens.

On ne doit pas rester long-temps à table, lorsqu'on a encore la grande toilette à faire, et qu'on va paraître en public pour la première fois. Sophie ne se doutait pas qu'elle dût être remarquée; elle était loin de penser surtout que M. Botte pût se faire un triomphe de l'admiration qu'elle exciterait. Elle dînait aussi tranquillement que le permettaient ses girandoles, lorsque le cher oncle sonna. Deux femmes de chambre entrèrent, et s'emparèrent de Sophie. Tout cela n'était pas de son goût; mais M. Botte la supplia de permettre que l'art fît valoir la nature, et elle se laissa enlever.

Elle rentra radieuse comme Psyché,

parée de la main des grâces. Tout le monde se récria, et de bien bonne foi : il n'y avait pas de femmes. Sophie eût été aussi très-contente d'elle-même, sans la gêne presqu'insupportable que lui causaient toutes les belles choses dont on l'avait chargée.

On partit pour l'Opéra ; et le curé monta en voiture avec les autres. Un murmure général d'approbation s'éleva, quand la charmante fille parut sur le devant de la loge, où monsieur Botte la plaça tout exprès. Le cher oncle se frottait les mains, frappait du pied, se caressait le menton ; c'était sa manière favorite, quand il éprouvait un plaisir extraordinaire. Charles se disait à lui-même : Tous les hommes l'admirent, tous les hommes voudraient lui plaire, et son cœur est à moi. Sophie regardait Charles, et ses yeux lui disaient : Je ne suis belle que pour toi.

Antigone lui arracha des larmes ; Œdipe en fit verser au curé ; monsieur Botte et Charles ne voyaient que Sophie ; le bon père Edmond, étonné, étourdi, n'avait pas même soupçonné qu'il existât rien d'aussi magnifique. Il avait entendu parler de l'Opéra, comme les fidèles du paradis : il n'en avait aucune idée. Puissions-nous, quand nous ferons le grand voyage, être aussi agréablement surpris qu'Edmond ! C'est ce dont je doute fort, mais ce que je me souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, *amen*.

Le curé sortit au moment où le ballet allait commencer. M. Botte, en rentrant à l'hôtel, lui en demanda la raison. « C'est, répondit le curé, que les sujets tirés de la Mythologie ne disent rien à l'esprit, ni au cœur ; que l'ordonnance d'un ballet et l'agilité des danseurs méritent seuls quel-

qu'attention, et qu'enfin je crois ce genre de spectacle incompatible avec la gravité de mon état. — Mais, pasteur, on danse à votre village; vous le permettez; quelquefois même vous êtes présent. — On n'y danse que pour danser; on n'y connaît pas ces airs étudiés, ces développemens, ces attitudes, ces grâces, qui ne respirent que la volupté. Quel est le père, le mari, qui voudraient que sa fille, que sa femme, dansassent comme à l'Opéra? C'est là que tout annonce des passions dans les acteurs; que tout tend à les allumer dans les autres: voilà ce qui est dangereux, et non la danse en elle-même, qui n'a rien que d'innocent. — Sans doute, reprit le père Edmond, puisque le saint roi David dansa devant l'arche; mais je ne crois pas, Monsieur le curé, qu'il dansât comme à l'Opéra. »

Si le bon prêtre marqua de l'éloignement pour les ballets, il s'étendit avec complaisance sur les beautés d'*OEdipe à Colonne*. Il en parla en homme nourri de la littérature ancienne et moderne; ses observations judicieuses firent l'agrément essentiel du souper, et M. Botte, qui écoutait assez patiemment, parce que l'orateur l'intéressait, ne pouvait cependant s'empêcher de s'écrier de temps en temps : « Que de connaissances dans un curé de village, tandis que j'ai connu tant d'évêques, et même de cardinaux !..... Pasteur, vous éleverez les enfans de mon neveu : me le promettez-vous ? » C'était bien la plus grande marque d'estime que M. Botte pût donner à quelqu'un. Mademoiselle d'Arancey rougissait; le pasteur promettait, revenait à Œdipe, et M. Botte l'interrompait encore par la même exclamation, et

pour s'assurer qu'en effet il élèverait ses petits neveux.

Cinq à six jours s'écoulèrent dans une suite de plaisirs variés et toujours piquans. Le terme marqué à l'impatience de Charles s'approchait de la manière la plus douce. Sophie, sans cesse auprès de son ami, voyait le temps s'écouler dans le calme de la sécurité. M. Botte jouissait de ses bienfaits; le curé, de l'état brillant où il retrouverait son église; Horeau, de la satisfaction générale; Edmond même était heureux, quand le souvenir de son fils ne troublait pas sa joie innocente, et M. Botte remplissait les momens de manière à ce qu'il ne pût guère y penser que la nuit.

Comme on ne peut pas toujours parler amour, église, bijoux, toilette, on s'occupait quelquefois d'une chose à laquelle personne ne comprenait rien : c'était le retard du pos-

tillon, que Charles avait chargé d'amener Guillaume. Il y avait trois jours au moins qu'il devait être de retour, et il était difficile d'expliquer cette absence à Edmond, qui avait de bonnes raisons de le trouver plus longue et plus extraordinaire qu'un autre.

On en parlait un moment, et comme les événemens qui nous touchent de plus près sont aussi ceux qui attirent notre attention exclusive, on oubliait le postillon, et on pensait exclusivement au grand jour.

C'était la veille, et dès le matin un tumulte épouvantable régnait dans l'hôtel. Le chef d'office et ses officiers, le chef de cuisine et ses aides, le sommelier, chargeaient de volumineux charriots, comme si on eût eu le lendemain une armée à traiter. Les valets de chambre bourraient des

malles, de manière à ce que M. Botte pût changer vingt fois, s'il lui arrivait vingt accidens. Les femmes de chambre farcissaient trente cartons des bonnets, des robes, des dentelles de la séduisante future. Un fourgon particulier devait être chargé de ces jolies choses, et le tout ne pesait pas quarante livres. Les tailleurs essayaient les habits neufs aux laquais; les marmitons encaissaient une batterie de cuisine; les musiciens envoyaient leurs instrumens; l'artificier précédait dix crocheteurs chargés de pots-à-feu, de fusées volantes, de chandelles romaines. Le rez-de-chaussée était encombré; la cour pleine de gens qui allaient et venaient. Un badaud s'arrêtait à la porte; un second se collait au premier; un troisième, un quatrième, se joignaient aux autres. La rue s'emplit comme la cour et les appartemens; c'était partout un

bruit à ne pas s'entendre : M. Botte était enchanté.

Charles l'aidait autant qu'il le pouvait dans ses dispositions ; mais le cher oncle ne trouvait bien que ce qu'il ordonnait lui-même, et Charles n'était pas fâché d'être un peu grondé : c'était un prétexte pour remonter chez Sophie. Il disait deux mots, baisait une main, ou une joue, redescendait pour se faire mal mener de nouveau, et remontait encore. Il courait sans cesse, plein de l'idée du lendemain, et ce genre d'idées est très-propre à donner du jarret.

Il se trouva à la porte de la cour, au moment où un Monsieur, monté dans un joli cabriolet, prétendait que les curieux de la rue devaient s'ouvrir et lui donner passage. Les badauds, toujours hardis en masse, répondaient tumultuairement qu'ils étaient sur le pavé de la république ;

que la faculté d'avoir un cabriolet ne donnait pas le droit de nuire aux plaisirs des citoyens, et que Monsieur n'avait qu'à prendre une autre rue. Monsieur, qui ne sait pas se disputer avec la canaille, allonge un coup de fouet au premier, qui tombe sur le second; celui-ci sur le troisième; tous culbutent les uns sur les autres; tous crient: Au meurtre! à l'assassin! je suis mort! et personne n'a une égratignure.

Cependant, quelques remplaçans, espèce pacifique, comme on sait, se hâtaient lentement de venir savoir de quoi il était question. Le Monsieur, persuadé qu'il faut éviter tant qu'on peut d'avoir affaire aux autorités, lors même qu'on a raison, le Monsieur croit reconnaître l'hôtel dont la porte est ouverte. Il tourne court, il entre; il accroche un fourgon à droite, un fourgon à gauche; il met

561568

sa roue sur un panier de liqueurs des îles ; le panier enfonce, les bouteilles cassent, le cabriolet renverse. Le sommelier crie, Charles crie, le Monsieur crie ; le cher oncle crie plus haut que tous les autres ensemble, et les bons remplaçans restent à la porte, la bouche ouverte, parce qu'il leur est défendu de violer l'asile des citoyens, et qu'ils suivent très-exactement les consignes qui leur prescrivent d'arrêter.

M. Botte fait fermer la porte de la rue. Les remplaçans se retirent, les badauds se relèvent, le chirurgien de l'arrondissement s'éloigne, sans avoir eu le plaisir de faire son petit procès-verbal, et les gens de l'intérieur se mettent en devoir de retirer le Monsieur de sa boîte. « C'est ce coquin de Guillaume, dit M. Botte ; c'est Guillaume, dit Charles ; c'est Monsieur Guillaume, disent les valets ;

il est fort bien, disent les femmes de chambre. » Pendant qu'on disait tout cela, Guillaume se remettait, demandait pardon du désordre qu'il avait causé, et pendant qu'il s'humiliait, M. Botte, qui avait juré de ne plus le voir, lui tournait les talons; une femme de chambre rajustait ses cheveux, une autre sa cravatte; les valets relevaient sa voiture, Charles le prenait par un bras, et l'entraînait dans un coin de l'hôtel, où il pût lui parler, sans que le cher oncle fût blessé de son aspect.

« Depuis quand es-tu à Paris? — Depuis quatre jours. — Tu n'as donc pas vu Henri? — Non, Monsieur. — Il te cherche partout. — Pourquoi faire? — Pour nous rendre un service essentiel. — Ordonnez, je suis à vous. — Georges, le fils d'Edmond, tu sais bien... — Oui, l'homme incommode par excellence. — Il a

quitté son père. — Et vous voulez que je vous le trouve? — Précisément. — Vous en aurez des nouvelles aujourd'hui. — En vérité? — J'ai des amis dans les bas emplois, près de certaine administration qui sait tout. A propos, et Madame? — Aujourd'hui, elle n'est pas à moi. — Tant mieux, vous désirez encore. — C'est demain, Guillaume, c'est demain!... — Tant pis, après demain vous ne désirerez plus rien. — Monsieur Guillaume! — C'est fâcheux, Monsieur, je le sais bien; mais c'est comme cela. — Tu n'auras donc jamais de mœurs? — Vous en aurez donc toujours? — De bonne foi, Guillaume, peut-on s'en passer? — Oh, je m'en passe à merveille. Tenez, Monsieur, je divise les humains en deux classes, les fripons et les dupes, et il est humiliant d'être du nombre des derniers. Mais je ne

vous convertirai pas, et je cours vous servir.

» — Un moment donc, et ton adresse? — Hôtel des Indes, rue de la Loi. — Et que fais-tu dans cette superbe maison? — Ma fortune. Vous ferez demander monsieur Mac-Mahon. — Mac-Mahon! — Oui, je me suis fait Irlandais, cela déroute; Irlandais réfugié à cause des derniers troubles, cela suppose du caractère. Monsieur votre oncle m'a envoyé cent louis, pour vous avoir empêché de vous noyer; j'en ai tiré cent autres de quatre petits bourgeois des Andelys, pour services à eux rendus près de madame Grandval; avec cela, mon cabriolet et ma jolie figure, j'ai tourné la tête de la veuve d'un colon, qui lui a laissé une succession riche, mais embrouillée. Or, comme les femmes n'aiment à se mêler que de plaisirs, la petite veuve

me sait un gré infini de vouloir bien, en l'épousant, remettre de l'ordre dans ses affaires. — Et la veuve est-elle jolie? — Effroyable, Monsieur; mais elle a une femme de chambre avec qui je suis déjà arrangé. — Mais cela est épouvantable, et bien certainement, ce mariage ne se fera point. — Pourquoi donc, Monsieur? — La veuve ouvrira les yeux avant de faire cette folie. — Femme qui aime n'y voit point. — Et puis, il faudra prouver la filiation irlandaise. — Je sais l'anglais. — Mais tes papiers? — Je les ai, et en forme. — Ah, tu as trouvé un fripon... — Je ne m'adresse jamais aux autres pour ce que je peux faire moi-même. — Monsieur Mac-Mahon? — Monsieur? — Vous finirez mal. — Arrangez votre sermon pour mon retour. Moi, je vais chercher votre homme. » La probité de Charles était

révoltée de l'insouciance et des principes de Guillaume. Il avait encouru la disgrâce de son oncle; il avait déplu à mademoiselle d'Arancey; il ne méritait aucun ménagement. Cependant, si l'équité ordonnait impérieusement d'avertir la veuve, la charité chrétienne ne permettait pas d'envoyer aux galères un pécheur, qui pouvait se convertir. Charles rêvait à la manière de concilier des intérêts si opposés, lorsque sa Sophie l'appela. Il perdit de vue ses syllogismes, et malheureusement pour la future, madame Mac-Mahon, il ne s'occupa plus que du présent, en attendant le lendemain. Oh, ce lendemain, ce lendemain!

Il était huit heures du soir. Un ciel pur, un air frais, le plus doux abandon, la gaîté la plus vive, tout portait dans les cœurs un baume vivifiant. Un cheval s'arrête, Henri

descend; il ouvre, il entre. « D'ou viens-tu, maraud? c'est M. Botte qui parle. — Monsieur, je viens de chercher Guillaume. — Pendant sept jours entiers? — Monsieur, il n'était plus aux Andelys. — Où l'as-tu donc cherché? — Monsieur, il est accusé d'avoir causé les banqueroutes de quatre petits marchands de l'endroit, et j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de le chercher avec la gendarmerie, bien plus adroite que moi dans l'art de trouver les vagabonds. — Il est ici, butord. — Monsieur, j'en suis bien aise. — Et tôt ou tard, il fera un tour en place de grêve. Va te coucher, tu dois avoir besoin de repos. — Je n'ai pas fini, Monsieur, de vous rendre compte.... — Je n'ai rien à entendre de plus. Va te coucher, et fais-toi faire une rôtie au vin. — Mais, Monsieur..... — Obéiras-tu, coquin? — J'ai rencontré un homme... — Tu

vas te faire chasser. — L'homme à la *Curiosité*, la *Pièce curieuse*. — Qu'on lui fasse son compte, et qu'on le renvoie. — Non pas, Monsieur, non pas, s'il vous plaît, et je garde la lettre, puisque vous ne voulez pas m'entendre. — Hé, voyons ta lettre, animal; c'est par-là qu'il fallait commencer. »

Pendant que M. Botte rompait le cachet et lisait, Henri racontait qu'il avait rencontré, dans un cabaret, l'homme à la *Pièce curieuse*, et qu'il avait lié conversation avec lui, parce qu'il l'aimait beaucoup; qu'il lui avait raconté que son maître faisait des préparatifs, mais des préparatifs, pour le mariage de son neveu avec mademoiselle d'Arancey. « A ce nom, ajouta Henri, j'ai cru que l'homme devenait fou. Il rit, il pleura; il demanda du papier. Il écrivit, mais il écrivit... et il frongait

le sourcil, et sa figure était enluminée, et il me présenta six francs. C'est tout ce que je possède, me dit-il, mais jure-moi de remettre cette lettre à mademoiselle d'Arancey. Je jurai, je pris la lettre, et je lui rendis son écu. Mon maître a le papier, c'est comme si je l'avais donné à Mademoiselle, puisque demain elle sera sa nièce. »

Monsieur Botte lisait, il relisait; l'étonnement, la fureur se peignaient dans tous ses traits. Bientôt il parut réfléchir profondément. Sophie était près de lui; il lui prit la main, et la serra avec une expression !... Sophie, alarmée, lui demanda ce que contenait cette malheureuse lettre. « Corbleu, Mademoiselle, vous ne le saurez que trop tôt! Cette lettre!.... cette lettre renferme votre arrêt, celui de mon neveu, le mien. Je pouvais vous la cacher vingt-quatre

heures, tout était consommé, et vous étiez heureux ; mais je cessais d'être un galant homme. Tenez, Mademoiselle, prenez, lisez et cachez-moi votre douleur ; elle ajouterait à ma colère.

» Retire-toi, cria-t-il d'une voix terrible à Henri ; retire-toi : tu as fait, sans le savoir, le malheur de tout ce qui m'entoure. »

Sophie s'empresse de chercher la signature. « Dieu ! .... le marquis d'Arancey ! mon père ! et elle ne peut poursuivre. Son père ! s'écrie Charles. Son père ! répètent le curé et Edmond. C'est singulier ! dit Horeau. »

Sophie est incapable de lire, et elle n'en a pas besoin : M. Botte ne lui a-t-il pas tout dit ? Le nom seul du marquis a éclairé Charles sur son sort ; il s'afflige, il se désole. Ce n'est plus ce jeune homme qui a résisté à un oncle impérieux, long-

temps prévenu contre Sophie. Il sent ce qu'il a à redouter d'un père; il sent les ménagemens qu'il lui doit. Il implore le secours de M. Botte; il invoque la fermeté de Sophie; il supplie le curé, Edmond: c'est un faible enfant, dont le courage s'est évanoui avec sa raison, et il n'a pas encore entendu un mot, un seul mot de la lettre.

Le curé la prend cette lettre, que chacun craint de lire. « Mes enfans, dit-il à Sophie et à Charles, le désespoir n'est qu'un signe de lâcheté. L'homme, vraiment digne de ce nom, oppose un front d'airain au malheur. Celui-là seul qui l'a mérité, peut succomber sous le poids de ses regrets ou de sa honte. Je vais vous lire la lettre de M. d'Arancey. Ecoutez-moi avec ce calme qui sied à la vertu.

« Proscrit en France, je n'ai pas

rougi de prendre un vil déguisement pour y rentrer, et je n'y suis rentré que pour vous. Cependant, lorsque je m'expose à tout pour me rapprocher de ma fille, j'apprends qu'elle se dispose à former des nœuds, dont l'idée seule devait révolter son orgueil.

» Si cette lettre vous parvient assez tôt, je vous ordonne de rompre avec des hommes auxquels, je l'avoue, vous devez de la reconnaissance, mais non l'oubli de votre sang. Je me flatte que ma triste position ne me rend pas méprisable à vos yeux, et qu'impuissant à invoquer les lois, il me suffit près de vous du titre sacré de père.

» Rendez-vous à l'instant à la ferme d'Arancey. J'y arriverai aussitôt que l'âge et la distance le permettront à un vieux gentilhomme, privé des commodités de la vie. J'ou-

blierai ce que j'ai souffert, si je vous trouve soumise.

Le marquis d'Arancey. »

« Il est privé de tout, mon père manque de tout, dit Sophie en sanglottant, et moi... et moi... — Votre père, s'écrie Charles, votre père est un barbare..... il nous assassine tous deux. — Calmez-vous, mes chers enfans, dit Edmond, et espérez. Le patriarche Jacob n'a-t-il pas travaillé sept ans pour obtenir la fille de Laban ? »

M. Botte marchait à grands pas, tous les muscles du corps tendus, les mains serrées, l'œil étincelant. « Non, s'écria-t-il tout à coup, cet édifice de bonheur, que j'ai élevé avec tant de soins, ne sera pas renversé. Et par qui le serait-il ? par un homme réduit à cacher jusqu'à son nom, par un homme qui ne dévoile

son existence qu'en brisant le cœur de sa fille, comme il a déchiré le sein de sa patrie. — Arrêtez, arrêtez, dit Sophie, n'outragez pas mon père. — Il ne l'est point, il est indigne de l'être. — Il est toujours respectable pour moi. » Et la fille accomplie est aux pieds de M. Botte, et elle embrasse ses genoux.

M. Botte, frappé de l'action de Sophie suppliante, la relève, la remet sur un siége, passe sa main sur ses yeux, et paraît sortir d'un songe pénible. « La vertu la plus pure vous anime, Mademoiselle, et on en respire l'air autour de vous. Charles, Charles, quel trésor tu perds! — Non, mon oncle, non, il n'est plus de force humaine qui m'en sépare jamais. — Mon neveu, vous ne vous rendrez pas coupable d'un rapt moral, en abusant de votre ascendant sur Mademoiselle, pour l'écarter de

ses devoirs. Songe, mon ami, que même en la perdant, tu auras besoin de l'estimer toute ta vie.

» Demain, elle retournera à la ferme avec le curé et Edmond, non pour voir couronner un amour digne d'un meilleur sort, mais pour se montrer l'exemple de son sexe.

» Qu'à l'instant même on aille chercher des chevaux de poste, et qu'on réveille Henri. — Qu'allez-vous faire, mon oncle? — Il est privé de tout, sa misère pèse sur le cœur de Sophie, et ce cœur pur ne formera pas un vœu, que je ne me hâte de le remplir. Je vais au-devant de lui, je le prends dans ma voiture; je le présente à Mademoiselle dans un état décent, et elle le rétablira dans son château, qu'il aimera mieux tenir de ses mains que des miennes! — Ah, mon oncle! — Ah, Monsieur! — Mais ne croyez pas que je

fasse rien pour lui; cette démarche est un dernier hommage que je veux rendre à Mademoiselle. — Mais, mon digne oncle, ne chercherez-vous pas à le ramener, ne lui parlerez-vous pas..... — Si je lui parlerai! oui, ventrebleu, je lui parlerai, et d'une vigoureuse manière, et s'il lui reste un cœur, il se rendra à des raisons solides. — S'il résiste, mon cher oncle... — S'il résiste, quand je l'implorerai au nom de sa fille!... Hé, malheureux, t'ai-je résisté, moi qui ne suis que ton oncle?»

Dans ce moment de crise, Guillaume haletant, couvert de sueur, traverse les appartemens, sans être même remarqué des valets, qui partageaient la douleur et le désordre de tous: c'est la récompense des bons maîtres. « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé, crie Guillaume dès la porte de la chambre. — Qui? — Qui? — Qui?

— Georges. — Georges ! s'écrie le père Edmond. — Dieu soit loué, répond le curé. » M. Botte jette sa bourse aux pieds de Guillaume : « Cet argent t'appartient légitimement, sers-t'en sans remords, et ne parais jamais devant moi. « L'oncle sort, et pousse après lui la porte avec violence.

Sophie, pâle, presqu'inanimée, se laisse conduire par ses femmes. Pour la dernière fois, elle présente sa main à Charles, et lui dit d'une voix éteinte : « Ah, mon ami, que de peines nous nous sommes préparées ! »

CHAPITRE II.

Un obstacle de plus.

CHARLES s'était laissé aller sur une ottomane. Edmond, le curé, pressaient Guillaume de questions. Ils démêlent à travers quelques mots qu'ils lui donnent à peine le temps de répondre, que Georges est entré à Paris dans un désordre tel qu'on l'a remarqué à la barrière, et qu'on lui a demandé ses papiers; que n'en ayant point, il a donné son nom, et a déclaré le dessein de s'enrôler dans un régiment de dragons caserné à l'hôtel de Soubise; qu'on l'y a accompagné, et qu'on l'a vu signer son engagement. « Et vous avez parlé à

ce cher fils, monsieur Guillaume ? — Personne ne lui parle. Il est enfermé jusqu'à ce qu'on ait constaté que, conformément à sa déclaration, le chagrin seul l'a déterminé à s'engager. — Mon fils enfermé ! mon fils en prison ! malheureux enfant, tu as oublié ton père, et Dieu t'en a déjà puni. Puisse-t-il te pardonner comme moi ! Monsieur le curé, ces renseignemens que l'on cherche, c'est de moi seul qu'on peut les obtenir. Demain, au point du jour, j'irai.... — Nous irons ensemble, père Edmond. — Oui, Monsieur le curé. Le témoignage d'un homme de votre état donne de la force même à la vérité. Nous irons pendant que notre pauvre demoiselle s'apprêtera à partir.

» — Mais, reprit Guillaume, que signifient l'abattement que je remarque sur certaines figures, le désespoir qui se peint sur les autres ? —

Hélas, répondit Edmond, il y a ici bien du changement. — Comment donc ? — Monsieur d'Arancey est retrouvé. — Hé bien, refuse-t-il d'être de la noce ? — Il n'y a plus de mariage, M. Guillaume. — Et c'est M. d'Arancey qui le rompt ? — Hé, mon Dieu, oui. — Et c'est là tout ce qui vous embarrasse ? — Hé, n'est-ce pas assez ? — Que vous êtes bons ! un émigré ! — Hé bien ? — Vous ne m'entendez pas ? — Non, M. Guillaume. — Que les honnêtes gens sont bornés ! M. Montemar se mariera demain. — Je me marierai, Guillaume, je me marierai demain ! — Oui, Monsieur. Au point du jour, Edmond ira voir son fils, et moi, j'irai dénoncer M. d'Arancey. — Scélérat ! — Tout individu a le droit de faire ce que la loi ne défend point. — Et tu me crois capable de réparer un malheur par un crime ! — Allons

donc, Monsieur, celui qui a fait les *Droits de l'homme* en sait plus que vous. — Sors, infâme, et souviens-toi que s'il arrive quelque chose à M. d'Arancey, tu en seras seul responsable. » Et il pousse Guillaume, le chasse de l'appartement, et Guillaume répétait en sortant : Je ne ferai jamais rien de cet homme-là.

On entend le bruit d'une voiture : c'est M. Botte qui part. Charles se jette dans les bras du curé, cache dans son sein son visage et sa douleur. Le curé le fait asseoir, et lui parle avec cette douceur affectueuse qui va toujours à l'âme. Tantôt il rappelle sa raison, tantôt il flatte son amour, toujours il le console; Charles n'est pas persuadé, mais il écoute. Pour le distraire, malgré lui, de ses idées désespérantes, le curé fait entrer dans la conversation Horeau et Edmond. Horeau, toujours froid,

ne captive pas l'attention du jeune homme ; mais le cœur du vieillard se dilate, lorsqu'il parle de son fils, et la chaleur d'un cœur sensible se communique aisément. Charles s'occupe un moment de Georges, pour revenir plus fortement à Sophie, et le digne curé lui parle de la fille accomplie pour le ramener ensuite à Georges : la nuit s'écoula ainsi.

Le jour pointait à peine, que Mademoiselle d'Arancey descendit, dépouillée de ces ornemens que lui avait prodigués la générosité de M. Botte : la simple robe de toile qu'elle avait reçue d'Edmond, son petit chapeau de paille noué sous le menton, voilà désormais sa parure. Soutenue par une de ses femmes, elle traversait le vestibule, et elle allait monter dans ce cabriolet modeste dont se servait monsieur Botte, lorsqu'il allait *incognito* à la ferme : c'est là

seule voiture qu'elle ait voulu accepter.

Charles l'aperçoit et s'élance. « Épargnez-vous, lui dit le curé, la douleur d'un dernier adieu ; craignez que mademoiselle d'Arancey ne puisse la supporter..... par grâce, écoutez-moi. » C'est un torrent furieux qui brise, qui écarte tout ce qui s'oppose à sa course. Charles est sous le péristile ; il est étendu sur le marbre ; ses mains pressent les pieds de sa Sophie. Il les baigne de ses larmes ; ses sanglots étouffent sa voix. Mademoiselle d'Arancey ne peut soutenir ce spectacle ; déjà faible de sa propre douleur, ce qui lui reste de force s'évanouit ; elle se sent défaillir, elle va tomber auprès de son amant. Edmond pleure ; le curé, attendri, ne sait à quoi se résoudre ; Horeau prend la malheureuse fille dans ses bras, la porte dans le cabriolet, place la

femme près d'elle, et ordonne au postillon de partir. Cet ordre est le dernier coup pour Sophie : on lui ôte plus que la vie, en l'arrachant des bras de son amant. Elle fait un effort et retombe sur le siége. « Non, dit-elle d'une voix éteinte, non, je ne le quitterai point dans l'état où le voilà... Le malheureux va mourir..... nous allons mourir tous deux.... laissez-moi, que je le voie, que je lui parle encore... — Votre père, dit Horeau, votre père a commandé, Mademoiselle, et il espère que son malheur ne l'a pas rendu méprisable à vos yeux. — Partons, répondit l'infortunée. »

Quel jour, et qu'il est différent de celui qu'on avait droit de se promettre ! Il faut relever Charles ; on l'emporte inanimé, anéanti ; on le met au lit. Horeau s'assied près de ce lit de douleur ; deux domestiques

sont placés de manière à n'être pas vus, et à pouvoir prévenir un acte de désespoir.

Il est des affections dont la scène la plus déchirante ne peut distraire entièrement : tel est l'amour paternel. Edmond regarde le curé, le curé l'entend ; ils sortent, ils s'acheminent silencieusement vers la caserne. Ils arrivent, ils s'annoncent, on leur indique la demeure du chef d'escadron. « Je ne vous prie pas, Monsieur, de me rendre mon fils, je vous supplie de le traiter en honnête homme : le pauvre garçon ne mérite pas le soupçon dont il est chargé. — Votre fils prétend que le chagrin seul a causé le désordre effrayant où nous l'avons vu. — Il vous a dit la vérité, Monsieur, et si le témoignage d'un père vous est suspect, vous ne rejetterez pas celui d'un bon prêtre, dont le mensonge n'a jamais souillé les lèvres.

— Monsieur, reprit le curé, ayez pitié de ses cheveux blancs ; son fils est digne de votre estime, accordez-la lui, et rendez-lui la liberté. »

Bayard était aussi sensible que brave ; notre officier savait honorer également son état et la nature. Il donne un ordre, une porte s'ouvre; le père et le fils sont dans les bras l'un de l'autre. Point de reproches de la part d'Edmond ; des bénédictions, les plus tendres caresses, voilà ce que son fils en reçoit.

L'officier ouvre un carton et en tire un papier. « Votre pays ne demande et ne reçoit d'un homme de votre âge qu'un sacrifice volontaire, et votre raison était aliénée quand vous avez signé cet engagement : le voilà. Retournez soutenir et consoler votre père. Je me flatte que le ministre ne désapprouvera pas ma conduite. »

Edmond et le curé expriment leur reconnaissance; Georges, sombre, pensif, ne prononce pas un mot. Son père lui prend la main et l'invite à le suivre. « Je ne peux retourner, mon père, il faut que je m'éloigne d'elle, il le faut absolument. Je ne me mettrai point au service d'un autre laboureur; je serai soldat. Monsieur, gardez-moi dans votre régiment. Je vous demanderai à aller voir mon père, si je peux un jour approcher sans danger des lieux... » Georges ne peut poursuivre, son père se tait; le curé réfléchit, et approuve le parti que prend le jeune homme. L'officier se rend, et offre la somme accordée à ceux qui servent volontairement. « Je me donne, dit Georges, je ne me vends point. — Souviens-toi, mon fils, que dans les camps, ainsi que sous le chaume, on peut pratiquer la vertu : saint

Martin a sanctifié ses armes. Marche dans le sentier de Dieu et de l'honneur, et quand tu te présenteras devant ton père, qu'il te retrouve digne de lui.» Le vieillard et le pasteur embrassent Georges, saluent l'officier, et prennent tristement le chemin de la ferme.

« Je ne m'étonne pas, disait monsieur Botte en courant la poste, je ne m'étonne point de ne l'avoir pas reconnu. Qui diable aurait cherché le marquis d'Arancey sous cet habit de bure, sous ce bonnet de laine et ce chapeau rabattu, qui lui couvrent la moitié du visage ?» Et de temps en temps, il demandait à Henri s'il ne voyait pas encore l'homme à la *pièce curieuse*.

Henri l'aperçut enfin, courbé sous le poids de sa caisse. « Dans quel équipage le voilà ! pensait M. Botte, et cela se donne des airs ! » Il fit

arrêter sa voiture, et pour un homme piqué au vif, il aborda assez poliment l'infortuné marquis. Le premier moment fut embarrassant pour tous deux ; mais cet embarras ne dura point : le cher oncle n'oubliait pas la lettre, et le souvenir de certaines expressions ajoutait à sa brusquerie ordinaire. Le marquis oppose à de fortes sorties ces manières nobles et froidement polies, si familières aux gens de qualité, si propres à tenir à une certaine distance ceux qu'ils n'admettaient pas à leur familiarité, si peu faites pour en imposer à un homme du caractère de M. Botte.

« Vous avez une fille.... — Une demoiselle, je le sais, Monsieur. — Qui unit à une beauté rare toutes les qualités qui rendent une femme respectable : voilà, Monsieur, ce que vous ne savez peut-être pas ? — Je suis, sensible, Monsieur, au bien

que vous m'en dites. — C'est fort heureux, en vérité. — Hé bien, Monsieur, mademoiselle d'Arancey?... — Respecte infiniment un père, qui étend fort les droits qu'il a reçus de la nature. — Monsieur voudra bien réfléchir que je ne dois compte de ma conduite à personne. — L'homme qui ne se reproche rien est toujours prêt à rendre ce compte-là. — Je n'imagine pas que Monsieur soit venu de si loin pour me faire la leçon? — Pourquoi pas, si vous en avez besoin. — Vous êtes toujours monsieur Botte. — Et vous, toujours monsieur d'Arancey.»

On était sur la grande route; on était debout, le chapeau à la main, et chaque trait piquant passait à la faveur d'une profonde révérence. « M. Botte, expliquons-nous tranquillement. — Oh, je suis très-tranquille — Vous n'aimez pas qu'on

mon rang ne reçoivent que ce qu'ils peuvent rendre. — Vous n'avez pas toujours été si difficile. — Quand je vous ai emprunté quarante mille francs, Monsieur, je pouvais vous les rembourser. — Je ne m'en suis pas aperçu. — Je ne vous entends pas, Monsieur. — Il me semble cependant que je suis clair. — J'ai pris des informations, Monsieur, toutes mes dettes ont été payées sur le prix de mes biens. — Je ne l'ai pas été, moi, Monsieur. — Et pourquoi cela, Monsieur? — Je ne me suis pas présenté. — Il est bien extraordinaire, par exemple... — Rien d'extraordinaire du tout. Vous m'aviez demandé le secret, je vous l'avais promis, je je l'ai gardé. D'ailleurs, je me serais présenté en vain. — Je ne vois pas la raison. ... — La voici : je ne connais plus de débiteurs dès qu'ils sont dans l'infortune, et je déchire leurs

obligations. — Ah, monsieur Botte, monsieur Botte!... — C'est ma manière à moi, Monsieur, et je trouve les miennes aussi nobles que celles de bien d'autres. Mais en voilà assez; mettons votre caisse derrière ma voiture, placez-vous dedans avec moi, et parlons de quelque chose de plus intéressant. »

M. d'Arancey était confondu. Déchirer une obligation de quarante mille francs! disait-il en attachant sa lanterne magique. L'orgueil était à peu près son unique défaut, et l'orgueil n'étouffe pas la reconnaissance dans un cœur bien placé.

Quelque pénétré que fut le marquis, il ne pouvait cependant se résoudre à traiter M. Botte en égal. Il voulait trouver un tempérament qui accordât ses préjugés et ce qu'il devait au cher oncle. La voiture roulait : M. d'Arancey cherchait les

expressions convenables, et ne disait mot. Le cher oncle jouissait intérieurement de l'embarras où il mettait un homme de qualité, et il se proposait bien d'y ajouter encore. Le marquis prit enfin la parole.

« Je dois vous rendre compte, Monsieur, des motifs de mon émigration, et de ceux qui ont déterminé ma rentrée. — Vous oubliez, Monsieur, que vous ne devez compte de votre conduite à personne. — La vôtre, Monsieur, force mon estime; je veux obtenir celle de M. Botte, et cette considération l'emporte en ce moment sur les autres. Écoutez-moi, je vous prie, et ne m'interrompez pas, si cela vous est possible. — Pas trop, je vous l'avoue; mais voyons ce que vous avez à me conter.

» — Vous êtes resté en France, parce que vous avez cru voir le bien de l'état dans le gouvernement répu-

blicain ; j'en suis sorti, parce que j'ai cru que le gouvernement monarchique était le seul qui convînt à la France. — Nos opinions ne dépendent pas de nous, et jusqu'ici vous n'avez pas de tort. — Mes ancêtres ont été comblés des grâces de la cour, et j'ai dû m'attacher de plus près à la cause d'un roi malheureux. — Je crois que vous avez raison. — J'ai pris du service en Allemagne. — Ah, vous commencez à avoir tort. — En quoi donc, Monsieur ? — Les puissances alliées ne faisaient pas la guerre pour le roi que vous comptiez servir. — Je m'en suis aperçu, et lorsque les Russes sont rentrés chez eux, j'ai demandé et obtenu du service de leur empereur. — Vous recommencez à avoir raison. — Si Monsieur pouvait ne pas m'interrompre à chaque mot. — Maintenant c'est moi qui ai tort, et j'en conviens.

» — Je ne sais pourquoi sa majesté Russe me distingua de la foule des Français réfugiés dans ses états; mais je parvins rapidement à un degré marqué de faveur, et je n'ai pas plus compris les motifs de ma chute que ceux de mon élévation. Je me vis en un jour disgracié, arrêté, jeté avec d'autres malheureux sur un mauvais charriot, et conduit en Sibérie. — Ah, diable! en Sibérie on ne donne pas facilement de ses nouvelles, et on a pu croire ici que vous étiez mort. — Permettez-moi donc, Monsieur, de suivre mon récit. — Je me tais, Monsieur, je me tais.

» — Sur le charriot, près de moi, était un jeune homme intéressant par sa figure et sa douceur. Le premier coup d'œil m'avait prévenu pour lui; il me parla français, et je l'aimai. Il était comme moi victime de l'inconstance des souverains, et le rapport

d'infortunes lie étroitement les hommes. Mon jeune ami ne s'occupa plus que de moi. Je ne pouvais payer ses attentions continuelles que par de la reconnaissance : je lui vouai la mienne toute entière. — Diable, diable ! dit M. Botte entre ses dents.

» — Nous passâmes huit mois dans des déserts glacés, à cent lieues par-delà Tobolsck. Sans les soins vigilans du chevalier d'Egligny, je serais mort de froid et de misère. C'est lui qui creusa, dans les flancs durcis de la terre, un trou, une tanière, où je bravais la rigueur du climat ; c'est lui qui s'exposait le jour à un froid excessif, pour fournir à ma nourriture. Il apprêtait, il me présentait la chair des animaux qu'il avait tués ; il me couvrait de leurs peaux. — Diable, diable ! dit M. Botte.

» — L'excès même du malheur relève un courage abattu. Nous réso-

lûmes de sortir de ces déserts, dussions-nous payer notre témérité de la vie. Après des peines, des privations, des efforts incroyables, nous entrâmes dans la Tartarie Russe. Ses habitans sont féroces, et notre état les attendrit. Ils nous montrèrent de la compassion, nous donnèrent des secours, et nous conduisirent sur les bords de la mer. Un bâtiment chinois, qui faisait sur ces côtes le commerce de pelleterie, nous prit sur son bord, et nous mena à Kanton.

» Nous trouvâmes dans ce port un vaisseau hambourgeois, dont le capitaine, français d'origine, connaissait la famille de d'Egligny, et je dus à mon jeune camarade la fin des maux qui, depuis si long-temps, pesaient sur moi. Logé, nourri, vêtu à Kanton, aux frais du capitaine, conduit par lui à Hambourg, il ne me restait qu'un parti à prendre, celui de rentrer

en France, où je pourrais trouver des ressources, et m'acquitter envers mes amis. J'étais confirmé dans ce dessein par un motif irrésistible, celui de retrouver un enfant chéri, dont j'ignorais absolument la destinée.

» J'allais partir sans papiers, sans argent; je savais les risques que je courais, et je ne voulais pas que d'Egligny s'exposât. Nous sommes inséparables, me dit-il; j'ai partagé votre misère, je partagerai vos dangers. Que pouvais-je faire? l'aimer plus que jamais. — Diable, diable! dit M. Botte.

» La jeunesse intéressé. D'Egligny plaisait généralement par ses agrémens extérieurs; on l'affectionnait par ce qu'il a fait pour moi. Un négociant d'Hambourg lui donna de quoi subvenir aux frais de la route, et l'aida à tromper le résident français. Nous parûmes devant ce ministre

sous l'extérieur de gens qui vivent de leur faible industrie, et qui, ne sont suspects à personne. On nous délivra des passe-ports, nous partîmes, et nous versâmes des larmes de joie en touchant cette terre natale que nous ne devions plus revoir.

» La circonspection guidait nécessairement nos démarches; nous ne pouvions prendre que des informations indirectes; nous tremblions d'interroger, et nous n'acquérions aucune connaissance de ce qu'il m'importait tant de découvrir. Nous résolûmes de nous séparer, et de doubler ainsi des recherches jusqu'alors infructueuses. D'Egligny sait tourner, et son travail est un moyen certain d'existence. Je ne sais rien faire; et j'employai ce qui nous restait d'argent à me procurer cette caisse. C'est à cette époque que je passai à votre château, où vous me vîtes sans me reconnaître.

» Après bien des courses inutiles, j'appris seulement que la parente, à qui j'avais confié ma fille, était morte depuis long-temps, et qu'on ne croyait pas que l'enfant fût resté à Paris. Je sus que mes biens étaient vendus, et je pensai qu'un de ceux qui les avaient achetés, à vil prix, s'était chargé de la pauvre orpheline. J'entrai chez tous, ma caisse sur le dos, et je ne trouvai pas ma Sophie.

» Les recherches de d'Egligny n'étaient pas plus heureuses. Je m'affligeais, je me désolais, assis sur le revers d'un fossé; votre postillon passa, me reconnut, me parla. Jugez de ma surprise, de ma joie, quand il m'apprit qu'Edmond, envers qui, je l'avoue, j'ai quelquefois été bien dur, qu'Edmond avait recueilli ma fille, et qu'il l'avait élevée comme son enfant.

» — Cela vous prouve, Monsieur,

qu'il n'existe de différence réelle entre les hommes que par leurs qualités. Ébloui par un éclat passager, vous vous êtes cru fort au-dessus d'Edmond : dépouillé de votre entourage, et apprécié à votre juste valeur, vous trouvez aujourd'hui Edmond fort au-dessus de vous. Il est inutile de faire la mine, Monsieur ; je dis la vérité à tout le monde, et vous avez plus besoin que personne qu'on vous la dise. Je reviens à votre récit.

» Vos infortunes m'ont touché, votre chevalier est un digne garçon, et vous ne vous êtes étendu sur ce qu'il a fait pour vous, que pour me préparer à ce que vous ne m'avez pas dit encore. C'est la main de votre fille qui vous acquittera envers lui. — Aussitôt, répondit brusquement le marquis, que les circonstances le permettront. — Ah, ah ! faut-il encore, Monsieur, que je vous apprenne que

l'homme qui ne peut plus prétendre qu'à l'estime publique, doit commencer par se ployer à la pratique des vertus les plus simples ? Ignorez-vous ce que vous devez à votre fille ? — Le bonheur. — Et croyez-vous le lui procurer en la privant d'un homme qu'elle aime, pour la donner à un inconnu que vous lui amenez du fond de la mer glaciale ? — C'est l'époux qui lui convient. — Qu'en savez-vous ? — C'est moi qui l'ai choisi. — La belle raison ! — Elle suffira à une fille bien née. Mais ne parlons plus de cela, je vous prie. — Si fait, parbleu, je vous en parlerai. Votre chevalier n'a pas d'amour pour Sophie... — Pour Sophie ! — Et quand il saura qu'elle est prévenue pour un autre... — Mademoiselle d'Arancey le lui taira. — Elle en est capable ; mais je le lui dirai, moi. — Vous aurez un tort de plus, Monsieur, et vous

n'empêcherez rien : ma fille fera son devoir. — Et sera malheureuse toute sa vie, parce que Monsieur, qui aime tant son roi, est sans pitié pour son enfant. Votre retour pouvait être pour elle un bienfait du ciel, et vous la réduirez à gémir intérieurement de vous être rendue. M. d'Arancey, je vous prie, je vous supplie pour votre fille, qui m'est bien chère, pour vous, dont les regrets tardifs..... — Hé, Monsieur, je vous ai déjà dit, et je vous répète que vous ferez bien de parler d'autre chose; il y a trop long-temps que je supporte votre bizarrerie et une suite d'expressions choquantes... — Elles le sont moins, Monsieur, que celles de votre lettre. — Ma lettre contient mes sentimens, mes sentimens irrévocables. — Vos sentimens me font pitié. — Oh, de grâce, M. Botte... — Oh, Monsieur, je vous ai écouté tant que vous avez

voulu ; vous aurez la même complaisance, s'il vous plaît. Examinons sur quoi sont établis ces sentimens que vous annoncez si emphatiquement dans votre lettre ; voyons pourquoi votre fille rougirait de s'allier à nous.

» Votre bisaïeul était maréchal de France, et le mien matelot ; jusque-là tout l'avantage est pour vous. Votre aïeul était maréchal des camps, et le mien pilote ; ici l'avantage décline un peu. Votre père était colonel, le mien était capitaine propriétaire de son navire ; il y a déjà quelque rapprochement. Vous avez été mousquetaire, et vous avez mangé une partie de votre bien ; moi, j'ai été l'homme de l'état à qui j'ai prêté des fonds. En temps de paix, j'ai envoyé des flottes marchandes dans les deux Indes ; en temps de guerre, j'ai armé, j'ai fait respecter le pavillon du roi, et mes

facteurs, dans tous les temps, ont fait respecter ma probité aux peuples des deux hémisphères. J'ai acquis des millions, j'ai fait du bien à tout le monde, je vous en ai fait à vous, j'en veux faire plus encore à votre fille, et tout bien calculé, morbleu, vous devez savoir gré à M. Botte de vouloir bien être l'égal de l'ex-marquis d'Arancey.

» — Voulez-vous bien, Monsieur, faire arrêter votre voiture ? dit le marquis, pâlissant de colère. — Pourquoi cela ? — Je vais descendre. — Pourquoi faire ? — Pour continuer ma route à pied. — Quelle lubie vous passe par la tête ? — Je n'ai accepté la place que vous m'avez offerte..... — Que dans la persuasion que je flatterais votre orgueil, n'est-ce pas ? Monsieur le marquis, je ne flatte personne. — Voulez-vous bien, Monsieur, faire arrêter votre voiture ?

— Non, Monsieur, je ne le veux pas. — Ceci est fort, par exemple. — J'ai promis à votre fille de vous ramener en voiture, et vous n'irez pas à pied; je lui ai promis de vous équiper convenablement, et c'est de quoi je m'occuperai à Saint-Germain, où nous allons entrer. Vous êtes rouge de colère, votre œil me menace; mais corbleu, j'ai une tête aussi.. Vous brisez mes glaces!... j'en ferai mettre d'autres; mais vous courrez la poste, et dans la voiture de M. Botte. »

Le marquis ne se possédait plus. Il protestait que s'il avait des armes, il brûlerait la cervelle au petit bourgeois qui osait l'outrager. M. Botte répondait que tout ce qu'il y gagnerait serait de voyager seul, à moins, pourtant, qu'il ne cassât aussi la tête à son valet de chambre et à Henri, qui avaient des ordres, et il ajouta

qu'il n'est pas prudent de casser tant de têtes, quand on n'est pas trop sûr de la sienne. Le marquis, exaspéré, était prêt à lever la main; le cher oncle vit le mouvement, que la bienséance réprima. « Frappez, lui dit-il, si cela vous amuse. Je ne déshonorerai pas le père de ma nièce en lui rendant un coup infamant. — De votre nièce.... de votre nièce! elle ne le sera jamais. — Elle le sera, morbleu, et en attendant, et quelque chose que vous fassiez, vous courrez la poste. »

Pendant cette altercation, la voiture s'arrêta à la barrière de Saint-Germain, et M. d'Arancey cria aux commis de lui ouvrir la portière. Elle s'ouvre à l'instant. Le marquis, malgré son âge, saute légèrement sur le pavé; le cher oncle saute après lui, et dit aux commis : « Je m'appelle Botte. »

A ce nom, on lui prodigue, non ces respects qu'arrache l'homme puissant qu'on craint, mais ces marques de considération qu'on accorde si volontiers à l'homme utile, et le marquis ne concevait pas qu'on pût marquer tant d'égards à un bourgeois. Le cher oncle reprit : « Je m'appelle Botte ; Monsieur est mon proche parent. Il a perdu la tête ; vous en jugez aisément par le costume baroque dont il s'est affublé ; il est quelquefois furieux ; vous n'en doutez pas d'après son air furibond, et la manière dont il a arrangé mes glaces. Je le conduis à une maison de santé près Paris ; il veut m'échapper, et je vous demande main-forte pour le conduire à l'auberge, où je vais le faire habiller décemment. Allons, mon cousin, marchons. »

A ce nom de cousin, la figure de M. d'Arancey se décompose tout-à-

fait, et les spectateurs ne doutent point qu'il ne soit maniaque. Deux soldats de la garde s'avancent, et le cher oncle n'a que le temps de dire à l'oreille de son cousin : « Si vous niez que vous soyez mon parent, il faudra que vous disiez qui vous êtes, et parbleu, ce ne sera pas moi qui vous aurai dénoncé. »

M. Botte prend son cousin sous le bras; le valet de chambre et Henri marchent en avant, les deux soldats forment l'arrière-garde, et les badauds de l'endroit suivent, précèdent et garnissent les flancs. Que pouvait faire M. d'Anancey ? Se laisser conduire et se taire : ce fut ce qu'il fit.

On arrive à l'auberge. M. Botte met son parent dans la plus belle chambre, fait clouer les croisées, place les deux soldats en dehors de la porte, envoie chercher tous les

ouvriers du lieu, et fait servir un souper somptueux. Le marquis enrageait.... oh, il enrageait! tantôt, il brisait une assiette; l'instant d'après il cassait une caraffe... « Bien, mon cousin, bien. Cassez tout ce que vous voudrez; mais goûtez cette perdrix rouge... un peu de cette crême.... un verre de ce vin vieux. » Le marquis dévorait, autant de colère que de besoin, et les gens de l'auberge remarquaient que pour un fou, le cousin avait bon appétit.

De peu de chose on fait une nouvelle dans une petite ville. Le bruit de l'arrivée de M. Botte se répandit à l'instant: on ne parlait que de ses largesses et de ses trésors. On assurait qu'il avait traité du royaume de Siam, et que la négociation n'avait manqué que parce qu'il craignait singulièrement la circoncision. On disait.... on disait.... que ne disait-on

pas? Le premier magistrat du lieu ne crut pas au-dessous de son rang de prévenir, non l'acquéreur prétendu d'un trône, mais un homme qui faisait circuler les richesses par mille canaux, et qui rendait des services signalés à l'état. Il supposait d'ailleurs qu'il ne pouvait quitter son cousin d'un moment. Il vint donc offrir à M. Botte les moyens qui étaient à sa disposition, pour l'aider à conduire le parent avec sûreté.

Comme des gens, qui ne se sont jamais vus, n'ont rien à se dire, et qu'il faut parler, quand on craint de passer pour un sot, le magistrat commença par faire, sur la maladie du cousin, les questions les plus étendues. M. Botte répondit par une peinture effrayante de quelques accès dont il avait été témoin. Le tableau était si chargé, les coups de pinceau parfois si comiques, que le marquis, malgré

sa fureur, partit d'un éclat de rire. Le magistrat observa, avec beaucoup de sagacité, que ce rire n'était que convulsif, et qu'il annonçait un accès prochain. Il proposa à M. Botte la brigade de gendarmerie, et l'engagea à faire mettre aux pieds et aux mains de son parent des fers qu'on aurait soin de garnir pour ménager les chairs. A cette proposition, le marquis fit une grimace épouvantable, et il allait probablement se nommer, si M. Botte n'eût observé que six hommes sont toujours maîtres d'un fou, et que des fers ajouteraient infailliblement à la fureur de son malheureux parent.

A la fin du repas, on apporta tout ce qu'il fallait pour donner au marquis l'air d'un homme opulent. On le livra au valet de chambre et à Henri. Une demi-heure après, il remonta assez tranquillement en voiture, et

on sortit de Saint-Germain, sous l'escorte de quatre gendarmes armés jusqu'aux dents.

« Je vous demande bien pardon, Monsieur le marquis, d'avoir employé des moyens un peu forts; mais les désirs de votre fille sont des ordres pour moi : j'ai dû remplir ses intentions, et je n'ai rien fait que vous ne m'y ayiez forcé. Hem ? . . . Plaît-il ? . . . . . Pas le mot. Bonsoir donc, marquis. Aussi bien je sens le besoin de céder à mon habitude de tous les jours, celle de dormir après souper. »

Rassuré par la présence de son escouade de cavalerie, M. Botte s'endormit en effet. Le marquis n'avait refusé de répondre, que parce qu'il avait trouvé dans ses poches un nouvel aliment à sa colère. Le cher oncle n'oubliait rien, et son prisonnier, en caressant les basques rebondies de sa

veste, s'était aperçu qu'elles étaient farcies d'or. Il fallait être de bien mauvaise humeur pour prendre ainsi tout de travers, et je connais beaucoup de gens qui, au lieu de s'obstiner en pareil cas à garder le silence, se seraient empressés de s'acquitter au moins par des remercîmens.

Cependant, un coup de feu et des cris se font entendre de l'intérieur de la forêt. Le marquis, persuadé qu'une diversion le tirera d'esclavage, attend tranquillement les voleurs; M. Botte, qui dort, comme il fait tout, continue à ronfler; les gendarmes, convaincus qu'il vaut mieux laisser échapper un fou que laisser tuer un homme, se disposent à secourir l'opprimé. Ignorant à quel nombre ils vont avoir affaire, ils requièrent le valet de chambre et Henri, tous deux bien armés, de leur prêter main-forte. Ceux-ci n'ont nulle envie de se battre; mais ils ne

peuvent se dispenser d'en faire au moins le semblant. Ils se jettent dans le bois, bien décidés à quitter les gendarmes à la première tranchée qui va se présenter. Le conducteur, effrayé, fouette à outrance ses chevaux, et on arrive au galop à la première poste.

Les chevaux sont changés; le postillon se présente à la portière; le marquis baisse la glace, et s'aperçoit qu'il est débarrassé de tous ses surveillans. Le postillon seul était au courant de son aventure, et pour ne pas perdre de temps, il lui donne un louis et relève la glace. Le postillon, tremblant qu'on ne lui redemande son reste, se hâte de remonter à cheval, et s'en va; à peine a-t-il le temps de dire à son camarade que la voiture était escortée, et que les gendarmes l'ont quittée pour courir après des voleurs.

M. d'Arancey était très-bien mis; son extérieur était imposant, et son témoignage devait balancer au moins celui du cher oncle. Le nouveau conducteur n'avait pu être instruit des détails; il n'était donc pas à craindre, et le marquis s'arrangea là-dessus.

On arrive à la barrière de Paris, et le dormeur continue de digérer en ronflant. Le marquis dit aux commis : « Je m'appelle Botte. J'ai eu la bonté de prendre dans la forêt un homme assez bien couvert, et qui m'a paru très-fatigué. Pendant que je dormais, le drôle m'a escamoté mon porte-feuille. »

Le nom de M. Botte fait ici la même impression qu'à Saint-Germain; on ne pense pas même à douter de la véracité du conteur. Cependant le chef du poste qui n'a jamais entendu parler de ce nom-là, observe aux

commis qu'il est une marche à suivre avec M. Botte comme avec un autre. Il interroge le postillon : le postillon répond que son camarade lui a en effet dit quelques mots de gens qui détroussent les voyageurs dans la forêt, mais qu'il ne sait rien de positif. L'officier remarque qu'il y a la présomption contre l'accusé, et qu'il faut l'entendre lui-même. Le marquis se voit au moment de reprendre sa revanche. Il pousse rudement le cher oncle, le réveille en sursaut, et lui dit à l'oreille : « Si vous niez que je sois M. Botte, il faudra que vous disiez qui je suis, et alors ce sera vous qui m'aurez dénoncé. »

M. Botte ouvre de grands yeux, sent la nécessité de se taire à son tour, descend sur l'interpellation de l'officier, et surpris au-delà de toute expression de ne voir ni sa brigade, ni ses gens, il entre au corps-de-garde,

commençant à soupçonner une ruse qu'il lui est impossible de déjouer. Le marquis descend après lui, prétexte un besoin, s'éloigne de quelques pas, de quelques pas encore, enfile une petite rue, et laisse le postillon, les chevaux, la voiture sur le pavé, et M. Botte au corps-de-garde.

L'officier veut commencer une instruction en règle; M. Botte lui rit au nez. L'officier se fâche; M. Botte jure. L'officier proteste qu'il va l'envoyer en prison; M. Botte l'en défie. L'officier commande un détachement; M. Botte tire son petit couteau de de chasse. L'officier lui rit au nez à son tour, lui ordonne de marcher, et lui tourne le dos.

M. Botte n'était pas spadassin, et il voyait que son petit couteau faisait si peu d'impression, qu'on n'avait pas daigné le lui ôter. Comment faire

pour ne pas aller coucher en prison, gîte désagréable à tout le monde, et surtout à un millionnaire ? Il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était de prouver qu'on lui avait joué un tour. Mais pour ne pas exposer le marquis, il fallait savoir s'il avait profité du moment pour échapper à son opiniâtre cousin, et pour ce, M. Botte demande qu'on le confronte au moins à son accusateur. L'officier répond brusquement que la confrontation se fera en prison. Les commis, la garde, les passans, tous opinent pour la prison. En prison donc, dit M. Botte, et il rend avec dignité son arme au caporal, qui ne la lui demandait pas.

Henri et le valet de chambre s'étaient couverts de gloire, sans courir de danger. Les voleurs prétendus étaient des braconniers qui venaient de tuer un chevreuil, et les cris qui

avaient répandu l'alarme, n'étaient que des cris de joie très-indiscrètement hasardés. A l'approche des chevaux, les chasseurs avaient abandonné leur proie, et s'étaient tapis sous des broussailles, où, grâce à l'obscurité, il fut impossible de les trouver. Henri avait bravemnt sauté sur le chevreuil, l'avait mis en travers sur son cheval, et les gendarmes l'avaient laissé faire, persuadés que cet accessoire ne déplairait pas au cher oncle, dont les marques de reconnaissance n'étaient jamais équivoques.

Les deux domestiques, étonnés de trouver la voiture arrêtée, s'approchent de la portière, et sont plus étonnés encore de ne trouver personne. Leur étonnement redouble en voyant M. Botte au milieu d'un peloton de soldats. Ils mettent pied à terre, ils s'approchent de l'officier;

ils nomment leur maître. M. Botte, qui n'est pas certain que le marquis ne soit plus dans la voiture, leur fait des signes qui leur imposent silence; mais ces signes, le chevreuil, l'air effaré de ces deux hommes, tout cela est interprété par l'officier. Il fait entrer le valet de chambre et Henri au centre du détachement, et le chevreuil au corps-de-garde.

M. Botte parle à l'oreille de ses gens, et les soupçons augmentent. Ses gens lui répondent de même, et la complicité n'est plus douteuse. Rien d'aussi simple cependant que ce qui s'était dit. « Le marquis est-il dans la voiture? — Monsieur, il est enfui. »

Le cher oncle se croit alors tiré d'embarras. Il proteste que c'est lui qui est M. Botte; et on lève les épaules. Il tire son porte-feuille, auquel on ne pensait plus, et qu'un

greffier n'aurait pas oublié. L'officier le prend, fait l'inventaire des billets de caisse, en dresse un état à la hâte, le remet au caporal, et répète l'ordre de marcher. M. Botte crie à l'injustice, et on crie au voleur. Il s'emporte, il tempête, il blasphême pour la première fois de sa vie, en protestant qu'il ne marchera pas : un coup de bourradé dans le derrière l'avertit que la résistance est inutile.

« Corbleu ! disait M. Botte en marchant et en se frottant le postérieur, le tour est sanglant ; mais il est bien joué, très-bien joué pour un marquis. »

On allait l'incarcérer sur des apparences qui devaient donner matière à un ample procès-verbal. L'officier sentait la nécessité de le rédiger au moins après, puisqu'il n'avait pas songé à le faire avant. Il n'y avait qu'une petite difficulté ; c'est que

l'officier, qui, pendant sept campagnes, s'était battu en déterminé, n'avait pas trouvé le temps d'apprendre à écrire. Il avoua son embarras aux commis, qui prirent la plume avec cet air de supériorité que s'arroge si aisément la sottise, et ils ne manquèrent pas de faire sentir à l'officier qu'un commis qui sait écrire est plus utile en temps de paix qu'un soldat qui ne sait rien.

Pendant qu'on verbalisait au corps-de-garde, le postillon s'impatientait sur le pavé. Il entre enfin pour demander à monsieur le commandant ce qu'il fallait faire de la voiture. « Ce que le propriétaire voudra. — Mais il n'y a plus de propriétaire. — Ah, diable, voilà qui est singulier. Ah, ce Monsieur n'aime pas sans doute les scènes publiques, et il se sera rendu chez lui à pied. — Mais, comment trouverai-je son chez lui ?

— Hé, parbleu, par sa carte de sûreté. Voyons son porte-feuille. Quarante-huit ans..... mais celui qui s'est plaint en a au moins soixante. Les cheveux noirs... il les a blancs. Messieurs de la barrière, il y a ici quiproquo. — Monsieur l'officier, c'est vous qui l'avez fait. — C'est vous qui m'avez conseillé. — Vous commandez ici. — Oui, mes soldats; mais je dois me rendre à vos réquisitions, et vous m'avez requis. — Pas du tout. — Je le soutiens. — Cela n'est pas difficile. — Et je le prouve. — Comment cela? — Le sabre à la main. En garde, commis, à la relevée du poste. »

Les commis sentirent à leur tour que celui qui, sans savoir écrire, a battu les ennemis, peut encore être utile, en temps de paix, en châtiant des faquins. Ils redevinrent les hommes de la circonstance, et ployèrent

devant le plus fort : c'est assez l'usage partout.

Cependant, les gendarmes, qui ménagent leurs chevaux, parce qu'ils sont à eux, les gendarmes arrivèrent enfin, et jetèrent un grand jour sur cette affaire, naguère si embrouillée. Examen fait de la carte de sûreté, ils prononcèrent que c'était M. Botte lui-même et deux de ses gens qu'on conduisait en prison. « Mais quel est donc, dit l'officier, cet autre qui était aussi dans la voiture ? — C'est un fou, que M. Botte conduisait aux Petites-Maisons. »

A ces mots, les commis tremblent ; l'officier fronce le sourcil, et le brigadier de gendarmerie proteste que si on n'appaise le cher oncle, il est homme à les faire casser tous. L'alarme augmente, l'officier balbutie. Il a bravé cent fois la mort ; mais il craint la misère : il en a perdu

l'habitude, et celle-là se reprend si difficilement!

On prie, on supplie monsieur le brigadier d'arranger cette affaire. On lui remet le porte-feuille, on déchire le procès-verbal, et on le presse de courir après les prisonniers.

Ils étaient déjà loin. Le gros ventre de M. Botte et ses jambes courtes ne s'accommodaient pas d'un pavé gras et d'une longue marche. Il avait pris un fiacre, avec la permission de monsieur le caporal, qui s'y était prêté, parce qu'il ne payait pas; que dedans, derrière et sur le devant, il y avait place pour tout le monde, et qu'un caporal aime à aller en carosse tout comme un colonel.

Quand les gendarmes partirent de la barrière, il y avait une heure au moins que le cher oncle était établi à la Force, très-étonné de s'y trouver. Sur le rapport du caporal, le

concierge avait mis M. Botte et ses gens en très-mauvaise compagnie. Le cher oncle se bouchait le nez et faisait la grimace. Ses domestiques criaient qu'il était affreux de traiter ainsi un homme comme M. Botte, et qu'on devait au moins lui donner une chambre. Le guichetier répondit que ce n'était pas l'heure d'ouvrir trente portes, et il disparut en faisant résonner les corridors du bruit de ses verrous et de ses clefs.

Le valet de chambre s'approcha respectueusement pour remplir ses fonctions accoutumées. « Hé, parbleu, tu te moques de moi. Faut-il tant d'apprêts pour nous mettre chacun sur une poignée de paille? Va, va, si l'égalité, dont on fait tant de bruit, n'est pas une chimère, elle doit se trouver ici. »

Dans toutes les prisons, les salles habitées par ces Messieurs qui vivent

d'industrie, ont un chef qui établit ou qui trouble l'ordre à son gré, qui prononce ses arrêts et les exécute lui-même, et qui s'élit quand on ne le nomme point, parce que c'est toujours le plus vigoureux de la bande.

Monsieur *Beau-Soleil*, qui exerçait à la Force ces augustes fonctions, était très-exact à recueillir les impôts qui charmaient les loisirs de ses sujets. Il avait été très-choqué de la grimace de M. Botte, de quelqu'une de ses expressions, et surtout de ce qu'il ne parlait pas de payer sa bienvenue. Il prit la parole, et d'une voix de Stentor, il expliqua les usages irrévocables du lieu, et il ajouta qu'un insolent ou un sot pouvait seul être humilié de se trouver avec des artistes du premier mérite, et que le ton du mépris n'allait pas à des gens qui ne savaient pas seulement un mot d'*argot*. Henri fit une réponse

peu mesurée; *Beau-Soleil* lui ordonna très-impérieusement de se taire. M. Botte jugea que si la garde donnait des bourrades, les gourmades pourraient pleuvoir ici, et il assura M. *Beau-Soleil* que dès cinq heures du matin il enivrerait tous les prisonniers, si on voulait lui permettre de reposer. *Beau-Soleil* répondit très-honnêtement que non-seulement le camarade pouvait dormir, mais que, pour prix de sa générosité, on lui apprendrait quelques jolis tours, dont il ferait son profit dans le monde, s'il y rentrait jamais.

« Allons, dit M. Botte à son valet de chambre, nous trouvons un maître ici comme partout. Puisque définitivement il n'y a pas d'égalité possible, ôte-moi mes souliers et mon habit; je garderai le reste. — Quelle aventure pour vous, Monsieur! — Diabolique, mon ami, et le marquis me

la paiera. Cependant, je ne suis pas plus mal ici que dans vingt autres circonstances. Je suis assailli par des insectes affamés, mais je crois qu'il y en avait davantage dans cette chambre d'Edmond, où je m'amusais des contorsions de Horeau; je me suis enfoncé dans une marre jusque dessous les bras, et je suis très-sèchement ici; j'ai été piqué à l'épaule par une guêpe, et mordu à la fesse par un chien; le coup de bourrade m'a fait beaucoup moins de mal. A la vérité, je suis avec des fripons; mais le monde en est plein. Je me défie de ceux-ci, ils ne m'attraperont pas; les autres me trompent tous les jours, et après tout, trois ou quatre heures sont bientôt passées. — Allons, Monsieur, il fallait que vous vinssiez à la Force pour trouver quelque chose de bien. »

Pendant cette conversation, tenue

très-bas et pour cause, M. Botte arrangeait sur la planche, destinée à lui servir d'oreiller, son habit proprement roulé; son mouchoir de poche avait remplacé sa perruque, et il s'était couché, très-peu affecté du présent.

Le plus profond silence régnait dans la salle. Tout le monde dormait ou en faisait semblant. M. Botte reçoit un petit coup sur la pointe de chaque pied, et crie : *Qui vive?* Personne ne répond, et M. Botte se met sur son séant. Il allonge les bras autour de lui, et ne rencontre rien. Il se croit abusé par une illusion nocturne, et se laisse retomber sur son oreiller. Pan! sa tête porte d'aplomb sur la planche; l'habit est enlevé. Il crie, il se lève, et ne trouve plus ses souliers.

« Monsieur le chef de ces honnêtes gens, ceci est trop fort. Voler

même en prison ! je tiens peu à mon habit, mais assez à ma bourse, qui est dans une des poches. » Il reçoit un coup léger sur une épaule ; il se retourne, et le mouchoir qui lui enveloppe la tête est allé avec l'habit, la bourse et les souliers. « Corbleu ! Messieurs, si au lieu d'un tour de *tabouret*, dont vous vous moquez, on vous pendait une bonne fois, on rendrait un grand service à la société. »

Au mot de pendaison, tous mes coquins se lèvent tumultuairement, et font un carillon infernal. L'un criait que la corde est faite pour les voleurs ; un autre, pour les assassins ; un troisième, qu'il était affreux de confondre avec des malfaiteurs des gens à talent, qui exercent dans les spectacles, dans les cafés, aux fêtes publiques ; un quatrième observait que le vol était en honneur à

Sparte, et que les mœurs spartiates étaient les mœurs par excellence : celui-là avait lu les fables de Rollin.

Les autres criaient d'autant plus fort, qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient; les clameurs étaient accompagnées de nombre de coups de poing, qui tombaient d'aplomb, non sur M. Botte, mais sur un homme qui le tenait dans ses bras, qui le couvrait de son corps, et qui lui disait : « Ils m'assommeront; mais je vous sauverai. Que diable, pensait le cher oncle, il me semble connaître cette voix-là. » .

Comme on ne frappe pas toujours juste, quand on frappe fort et surtout sans y voir, les poings des assaillans se heurtaient; ils se meurtrissaient l'occiput ou l'omoplate; on pochait des yeux, ou cassait des nez, des dents; on enfonçait des côtes, et cet

exercice était accompagné d'un *crescendo* de blasphêmes, qui eût fait infailliblement abîmer la maison, si l'Eternel, toujours bon, n'eût bouché ses oreilles.

Au milieu de cet épouvantable désordre, l'homme qui tenait M. Botte embrassé avait eu l'adresse de le tirer de la foule, et s'était juché avec lui dans l'enfoncement d'une fenêtre élevée, où personne ne pensait à les aller chercher. Tout à coup, le bruit des verrous se fait entendre, la porte s'ouvre, les flambeaux brillent; le concierge en personne paraît suivi de ses guichetiers, tous le bonnet à la main, et précédés de trois chiens, qui, mordant à droite et à gauche, obligent en un clin d'œil M. *Beau-Soleil* et sa clique à se tapir sous leurs paillasses.

Le concierge, d'une voix mielleuse, appelle M. Botte, et M. Botte

lui crie en sautant dans ses bras: « Sauvez-moi des mains de ces enragés. »

Comme la reconnaissance était une des vertus qu'il estimait le plus, et qu'il pratiquait le plus exactement, il voulut connaître l'homme à qui il avait l'obligation d'être encore tout entier. Ce malheureux se cachait le visage de ses deux mains, et le concierge, jaloux alors de se rendre aux désirs du cher oncle, prit son protecté par l'oreille, l'obligea à lever la tête, et M. Botte reconnut Guillaume.

« Il est donc décidé, dit-il, que j'aurai toujours des obligations essentielles à ce drôle-là ! quel dommage que ce soit un fripon !

» Ah, çà ! monsieur le concierge, vous venez sans doute me mettre en liberté. — Oui, Monsieur. — Mais vous observerez qu'on m'a volé mon

habit, mes souliers, ma bourse, mon mouchoir, ma perruque et mes deux domestiques, car je ne les vois plus. Voilà, je crois, la quatrième fois que je suis déshabillé, parce que j'ai un neveu qui s'avise d'être amoureux. »

Le concierge interpelle *Beau-Soleil*; *Beau-Soleil* répond qu'il ne peut rendre ce qu'il n'a pas pris. Le concierge interpelle les artistes les mieux notés sur son registre; tous font la même réponse. Il lâche un quatrième chien, au nez exercé, qui furete partout, et qui, au lieu de l'habit, de la perruque et des souliers, tire de dessous une mauvaise table qui portait la gamelle commune, le valet de chambre et Henri à demi-morts de peur.

« Tirez-moi d'ici, disait M. Botte, j'abandonne tout, absolument tout. C'est ce que vous pouvez faire de mieux, dit le concierge; car ces

drôles-là, en causant un jour avec moi, m'ont volé mes boucles à souliers, et jamais je ne les ai retrouvées. Il est bien extraordinaire, répondait M. Botte, qu'on ne soit nulle part en sûreté, pas même en prison. »

Le cher oncle, en entrant à la geôle, trouva la garde qui l'avait amené, et qui s'enivrait avec le guichetier, qui n'avait pas le temps d'ouvrir des portes la nuit; il trouva son brigadier, qui lui dit que sa voiture était à la porte. « Jamais elle ne vint plus à propos, car mes gens sont dépouillés comme moi. » Le brigadier rejeta sur les braconniers les événemens de la soirée. « Hé, Monsieur, les braconniers ne sont pas cause du refus que m'a fait ce drôle, qui boit là-bas, de me mettre dans une chambre convenable. — Voulez-vous que je le chasse, Monsieur? dit le concierge. — Non, Monsieur, vous ne le chasserez pas:

il m'a traité d'après le rapport du caporal. — Monsieur, dit le caporal, j'ai suivi les ordres de mon officier. — Aussi est-ce à lui que j'en veux. Je lui apprendrai que lorsqu'on ne sait que commander l'exercice, on ne doit pas se mêler de faire le juge criminel. — Mais, Monsieur, dit le brigadier, les apparences étaient contre vous. — Apprenez, Monsieur, qu'il n'y a qu'un sot qui juge sur les apparences. L'officier sera cassé. — Mais, Monsieur, il a une femme et des enfans. — Ah, diable! et le soldat qui m'a bourré, a-t-il aussi une femme et des enfans? — J'ignorais, Monsieur, à quel postérieur j'avais affaire. — Ménagez-les tous, corbleu, c'est le moyen de ne pas vous tromper. Mais le plus court est de pardonner, et je pardonne. Partons. Monsieur le brigadier, vous viendrez me voir demain.»

CHAPITRE III.

Les obstacles se multiplient.

C'est rue de la Huchette, chez un tourneur, qui occupait le rez-de-chaussée et le septième étage, que se cachait le chevalier d'Egligny. C'est aux momens qu'il pouvait dérober au travail, qu'il cherchait cette Sophie, qui ne l'intéressait encore que parce qu'elle était la fille d'un vieillard auquel il s'était dévoué tout entier. C'est sur un méchant grabat qu'il s'affligeait tous les soirs de l'inutilité de ses démarches.

Le marquis, échappé de la voiture de M. Botte, s'était acheminé vers le réduit où il devait trouver le héros de

l'amitié. Il marchait, tourmenté du double regret de ne pouvoir se passer de l'or du cher oncle, qui emportait sa lanterne magique, et de l'impossibilité de rendre jamais à un homme dont l'humiliante générosité s'étendait, malgré lui, sur tout ce qui lui était cher. Si du moins il était noble! s'il l'était à peu près, ne fût-il que secrétaire du roi!

Il arrive à cette rue de la Huchette long-temps avant le jour. La boutique est fermée, et il s'y attendait. Il sait que d'Egligny repose sous les tuiles: comment espérer de s'en faire entendre? Il faut essayer cependant. Il appelle Dubois, c'est le nom qu'a pris le chevalier. Il appelle à plusieurs reprises; Dubois a entendu dès la première fois: la voix de l'amitié s'entend de si loin! Dubois passe son pantalon de coutil, il se hâte, il saute l'escalier, il ne

peut trop tôt embrasser son ami.

Une patrouille de la garde nationale passe ; et le chef demande à M. d'Arancey ce qu'il fait là. Il répond qu'il vient commander de l'ouvrage au tourneur. On lui objecte que ce n'est pas l'heure, et on lui demande sa carte : il répond qu'il l'a perdue. On lui demande s'il a quelqu'autre papier : il cherche.... son passe-port est resté à Saint-Germain, dans une poche de l'habit de bure. On s'enquiert de son domicile : il hésite, il balbutie ; on l'arrête, et le chevalier, en ouvrant sa porte, voit son ami prisonnier.

Une imagination alarmée ne connaît que les extrêmes, et voit le malheur, même où il n'est pas. « Arrêtez, arrêtez ! crie le chevalier. Puisque vous l'avez reconnu, il est inutile que je me cache davantage. Je suis le chevalier d'Egligny, et aujourd'hui et

toujours, je partagerai le sort du marquis d'Arancey. »

La patrouille était commandée par un remouleur de la rue de la Harpe, qui avait brigué l'honneur d'être sergent. Cet homme n'entendait rien à l'exclamation de d'Egligny; il ne comprenait pas davantage aux étreintes, aux larmes du chevalier et du marquis. Mais comme il lui était ordonné d'arrêter ce qui lui paraîtrait suspect, et qu'il suspectait tout ce qu'il ne concevait pas, il remplit sa mission à la lettre, et tout bonnement, tout bêtement, il conduisit les deux amis au corps-de-garde.

Il n'était pas difficile d'en imposer à un tel homme; on pouvait même se flatter de tromper aisément le capitaine-commandant, honnête dégraisseur de la rue Poupée. C'est à quoi réfléchissait le chevalier, lorsque la ronde-major passa. Le sergent,

fier de sa capture, le capitaine, très-embarrassé, et par son défaut de lumières, et par le rapport inintelligible de son subordonné, s'adressèrent à l'adjudant, qui joignait à beaucoup d'intelligence le ton d'un homme bien élevé. Le remouleur sergent avait oublié, dès la rue de la Huchette, les noms des deux détenus; mais il se rappelait très-bien, disait-il, que de leur propre aveu, l'un était un prince, et l'autre un duc. Les questions de l'adjudant furent aussi pressantes que polies, et nos deux amis convinrent du fait d'émigration, pour conserver au moins leur réputation d'honnêtes gens.

L'adjudant demanda à ces infortunés s'il n'y avait pas quelque circonstance qui pût colorer leur sortie: ils répondirent franchement que non. Il en chercha pour eux; il en rappela qui avaient été favorables à d'autres,

et ils ne varièrent point dans cette réponse : Nous avons quitté la France par attachement pour le roi.

« Avant de signer votre déclaration, réfléchissez, Messieurs, aux conséquences qu'elle entraîne. Peut-être le trouble inséparable de ce moment ne vous permet pas d'être exacts. — Nous avons dit la vérité sans trouble comme sans crainte. — Signez donc, et suivez-moi.

« Vous êtes de braves gens, leur dit-il tout bas en leur serrant la main, Qui embrasse un parti contre son opinion est un sot; qui le trahit est un lâche. »

Les heures s'étaient écoulées. Il était environ huit heures du matin quand les deux amis sortirent du corps-de-garde. La foule se pressait autour d'eux ; chacun voulait les approcher. C'est quelque

chose de si curieux que des émigrés!

Étrange empressement de voir des misérables!

Ils marchaient résignés, mais sans faiblesse et sans orgueil. Un colporteur passe en criant: « Voilà le grand acte d'amnistie en faveur des émigrés. Achetez la loi en faveur des émigrés... la bagatelle d'un sou. »

L'adjudant se précipite, parcourt le papier, saisit d'un coup d'œil les dispositions de l'arrêté, et s'écrie: « Vous êtes sauvés, malgré vous. »

Les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre; l'adjudant mêle ses larmes aux leurs, et le peuple, toujours peuple, applaudit à la délivrance de ceux dont il eût vu le supplice avec indifférence. Quelle inexplicable machine que le peuple!

Dès-ce moment, le marquis sent qu'il est rentré dans tous ses droits.

M. Botte ne peut plus tirer parti de sa situation. Si les acquéreurs de ses biens ont de la délicatesse, il peut traiter avec eux, et s'acquitter envers le bienfaiteur de sa fille. Si les moyens doux sont insuffisans près d'elle, il peut enfin déployer l'autorité d'un père, et s'unir, par des nœuds plus puissans et plus doux, à celui qui vient de lui donner encore une preuve de son dévouement absolu.

Il avait caché son projet au chevalier. Il voulait qu'il vît sa fille, qu'il l'aimât, qu'elle lui parût une récompense au-dessus des sacrifices qu'il avait faits à l'amitié, et il comptait disposer de la victime, comme on faisait des filles de qualité, qu'on mariait à des gens titrés qu'elles ne connaissaient point, et avec qui l'usage les dispensait de vivre. Il était père, cependant, il était bon père; mais le fanatisme des préjugés a tant de force!

Il se hâta de remplir les formalités prescrites par l'arrêté, et ces soins indispensables terminés, il s'empressa de faire pour le chevalier ce que M. Botte avait fait pour lui. Il releva les agrémens naturels du jeune homme de tout ce que put y ajouter une toilette soignée, et il se disait en le regardant : Il n'est pas de roturier qui puisse balancer les grâces de cette figure-là.

Il loue une voiture commode, il y monte avec son ami, et ils partent pour cette terre que le marquis croyait encore perdue. M. Botte s'était tu : il faisait le bien pour lui, et rien pour la renommée.

La route ne fut pas longue : ces deux hommes-là avaient tant de choses à se dire. Ils étaient à la porte de la ferme, et ils n'avaient pas tiré leur montre, et ils ne s'étaient pas informés de ce qu'il restait de chemin,

et ils n'avaient point bâillé en parlant de la belle nature. Ils n'avaient rien fait de ce que font ceux qui montent dans un fiacre pour aller dîner à Saint-Cloud, à Vincennes, et qui s'amusent!... à faire mourir de rire.

La triste Sophie était prévenue. Cependant, le bruit de la voiture lui fit éprouver un serrement de cœur dont elle ne fut pas la maîtresse. Elle aimait beaucoup son père; elle le croyait du moins, car elle repoussait un sentiment pénible qui lui disait: On n'a rien fait encore pour l'enfant à qui on a donné l'être, et que doit-on au père dont on n'a reçu que la vie?

Cependant, esclave du devoir, craintive, embarrassée, elle suivait Edmond, qui allait au-devant de son ancien seigneur. M. d'Arancey savait de M. Botte que sa fille était charmante, et il fut étonné en la

voyant. Le chevalier fut frappé comme l'avait été Charles, comme devaient l'être tous les jeunes gens à qui la nature n'avait pas refusé un cœur.

Le premier moment fut froid. Un marquis peut aimer sa fille comme un bourgeois; mais l'étiquette ne permet point de se livrer à ces épanchemens abandonnés au vulgaire. Sophie, de son côté, faisait de vains efforts pour exprimer sa tendresse. C'était une tendresse de mots, une tendresse de bienséance : la crainte de l'autorité paternelle ne s'allie pas au sentiment.

M. d'Arancey présenta le chevalier à sa fille, comme le meilleur de ses amis, comme un homme qui lui avait plusieurs fois conservé la vie, et il s'exprima en père qui compte, qui entend qu'on partagera sa reconnaissance. A cet égard, elle remplit parfaitement les désirs de son père : elle

ne soupçonnait rien de ce qu'il protetait.

On entra à la ferme, et le marquis daigna faire attention au bon vieillard. Il le remercia en termes généraux de ce qu'il avait fait pour sa fille; mais il en dit assez pour piquer la curiosité de d'Egligny, et mademoiselle d'Arancey saisit cette occasion de présenter, dans le jour le plus favorable, tous les soins que le bon fermier avait accordés à son enfance. En parlant, elle oubliait ses chagrins, ses traits s'animaient; ils reprenaient leur éclat; elle était belle comme la bienfaisance qu'elle savait si bien peindre, et la figure du marquis restait froide. Celle de d'Egligny exprimait la plus douce sensibilité : il en fut payé par un sourire de la beauté.

Ces détails faisaient souffrir le marquis. Il eût voulu devoir moins à un homme si fort au-dessous de lui, et

il interrompit sa fille pour lui apprendre que les émigrés avaient encore une patrie. Elle éprouva un sentiment de joie pure, en pensant que son père ne serait plus errant, malheureux, et elle s'empressa de lui offrir un moyen de s'acquitter envers son ami.

« Vous savez, Monsieur, qu'Edmond n'est pas mon unique bienfaiteur. — Je sais, Mademoiselle, qu'on a paré des vues ambitieuses des couleurs de la générosité. — S'il m'était permis, mon père, de vous désabuser? — Vous n'y parviendrez pas, Mademoiselle. Poursuivez. — Vous me défendez, Monsieur, de vous parler de M. Botte? — Je vous en prie, Mademoiselle. — Je me bornerai donc à vous dire que je suis propriétaire du château et de la terre. — Vous, Mademoiselle! — Et je les dois à quelqu'un que je n'ose plus

nommer. » La tendre Sophie pousse un profond soupir et poursuit.

« Ce que je possède, Monsieur, appartient de droit à mon père. Jouissez de ce domaine, et si monsieur le chevalier est aussi victime des opinions, permettez que je l'invite à partager avec vous l'état modique que je puis vous offrir. — J'étais bien sûr des sentimens de ma fille, et j'aime à retrouver digne de moi celle qu'un délire passager avait égarée. — Passager, mon père ! — Mademoiselle, le château est-il habitable ? — Il est plus élégant, plus commode que jamais. Tout était préparé pour. .... pour.... » La pauvre enfant ne put achever.

M. d'Arancey salua Edmond d'une inclination de tête, prit la main de sa fille, et sortit avec elle et le chevalier. Le vieillard, les bras élevés vers le ciel, les regardait suivre le chemin

du château, et lorsqu'il cessa de les voir, il rentra, la tête penchée sur la poitrine, et pria Dieu de changer les cœurs endurcis.

Mademoiselle d'Arancey était affligée de n'avoir pas vu M. Botte descendre de la voiture avec son père. Il lui semblait qu'elle eût été plus forte de sa présence; qu'elle eût profité au moins des vérités que lui eût suggéré sa franchise, et il fallait que quelque chose de bien extraordinaire eût arrêté un homme aussi exact à remplir ses promesses. Le marquis s'était expliqué; elle n'osait l'interroger. Ne plus oser parler de ses amis!

M. d'Arancey parut aussi mécontent que surpris en entrant au château. Il en parcourait toutes les parties, et faisait partout des remarques désobligeantes sur la manie qu'ont

certains bourgeois de vouloir égaler les grands en magnificence. Sophie ne répondait rien ; elle souffrait, elle suivait son père. Elle croyait, en quittant Paris, avoir épuisé tous les traits du malheur : elle pressentit qu'il n'était pas d'infortune qu'elle ne dût éprouver. Si les pères ne s'abusaient pas sur la conviction malheureuse de leur autorité, sur la facilité de passer les limites que la nature y a mises, ils sentiraient que l'enfant qui ne sait que craindre doit cesser d'être sensible ; mais il existe des êtres pour qui la tyrannie est le premier besoin.

« Pourquoi, demanda le marquis, la porte qui communique à l'aile gauche est-elle fermée ?—Mon père, le curé du lieu était sans asile ; je lui en ai offert un ; confirmez le peu de bien qu'a pu faire votre fille. — Cet homme, Mademoiselle, n'a jamais

été respectueux; mais vous le desirez, il restera. »

Tous les domestiques de M. Botte étaient retournés à Paris, et Sophie se disposa à préparer le repas de son père. « Vous n'êtes pas faite pour cela, mademoiselle. — J'ai cru que mon devoir était de vous servir. — Vous pouvez le vouloir; je ne dois pas le souffrir : je vais chercher quelqu'un dans le village. »

Elle resta seule avec le chevalier. Interdit, comme Charles, il voulait parler; il la regardait, il rougissait, il ne trouvait pas un mot. Elle se rappela cet aimable embarras du bien-aimé, et elle ajouta à celui du chevalier, par l'extrême froideur que lui inspiraient des vues qu'il n'était pas difficile de pénétrer.

Ils furent tirés tous deux de cet état de contrainte, par une scène qui se passait dans la cour. C'était le curé

qui avait salué son seigneur, qu'il aimait moins que jamais; c'était sa gouvernante qui avait prié M. le marquis de disposer d'elle en attendant mieux, et jusque-là il n'y avait pas eu de bruit; mais un nègre assez bien mis était survenu; il était suivi de deux hommes qui portaient un tableau, grand comme son sujet. « Je ne le prendrai pas, disait le curé. Vous le prendrez, répondait le nègre. — Il est plaisant que vous vous en soyiez flatté. — L'avez-vous commandé, ou non? — M. le marquis, je vous en fais juge. »

Les puissances sont quelquefois médiatrices, et il est flatteur pour un gentilhomme amnistié du matin de les singer en petit. Le marquis trouva très-naturel d'être choisi pour arbitre entre la Sorbonne et les Arts, et l'arbitrage était d'autant plus important, qu'il y a long-tems que cette

guerre dure. M. d'Arancey se disposa gravement à prononcer.

« M. Botte, reprit le curé, a fait restaurer et embellir mon église. — Oh, M. Botte et toujours M Botte? je n'entendrai donc parler que de cet homme-là! — J'aime à publier ce que je lui dois. — C'est bien, c'est très-bien, curé. — Il a fourni ma sacristie des plus beaux ornemens. — A la bonne heure, Monsieur, venez au fait. — J'ai trouvé au-dessus de mon maître autel une grosse liberté, que je ne pouvais faire passer pour une vierge. — Je le crois; vous l'avez si souvent violée! — On m'a parlé des talens de monsieur, et de la modicité de ses prix; je lui demande un père éternel : savez-vous ce qu'il m'apporte? un dieu nègre. »

« Hé, monsieur, repartit le peintre, vos livres ne disent-ils pas que Dieu

fit l'homme à son image? Or, j'en suis un, je crois. — Monsieur, Adam était blanc. — Il était noir. — Il était blanc. — Quand je le peindrai, je le ferai noir; car enfin, je veux comme vous être le fils de Dieu; et puisqu'il n'a fait qu'un homme, j'ai mes raisons de soutenir qu'il l'a fait noir, comme vous de prétendre qu'il l'a fait blanc. — Mais, mon cher monsieur, ce sont deux races tout-à-fait différentes. — D'où diable l'une des deux est-elle venue? — Êtes-vous chrétien, mon cher ami? — Oui, par la grâce de Dieu. — Le Christ était-il noir? — Il l'eut été, s'il lui eut plu de naître en Afrique. — Mais il ne l'a pas voulu. Donc il préfère le blanc, donc son père est blanc. — Ce n'est pas cela. Donc voulant partager ses grâces, il a fait son fils blanc, pour vous consoler de n'être pas noir. »

Le marquis riait quelquefois comme un homme du peuple, et lorsqu'il put parler, il dit : « Puisqu'il n'est pas possible, messieurs, de vous entendre sur la couleur du premier homme, voici mon avis, qui peut tout concilier : c'est de faire à votre père éternel un côté noir et l'autre blanc. — Vous vous mocquez, M. le marquis, et bien certainement je ne prendrai pas le tableau. — Je vous ferai assigner. — Nous verrons. — Non-seulement pour me payer, mais pour reconnaître publiquement qu'Adam était noir.

Cette scène vint fort à propos, car elle donna matière à la conversation du reste du jour. Sophie seule n'y prenait aucune part. Son cœur, son esprit, toutes ses facultés intellectuelles et sensitives étaient à Paris. Si elle revenait à elle c'était pour comparer ce repas à celui qu'elle

avait apprêté si gaîment le jour que son mariage fut arrêté ; à ce repas qu'embellissaient l'amour et l'espérance. Elle sortit un moment : elle n'osait pleurer devant son père la perte de son bonheur.

Un nouveau coup devait terminer cette longue et triste journée. Dans la distribution que son père avait faite des appartemens du château, il avait désigné pour elle celui même que Charles avait pris tant de plaisir à parer, celui qu'elle devait habiter avec lui, où depuis deux jours ils devaient être ensemble..... et elle y était seule ; et sans espoir de le partager jamais avec son bien-aimé ! Que faisait-il ce Charles, pour qui il n'était plus permis de vivre ? Opposait-il au moins sa raison à la plus douloureuse des peines, à la plus cruelle des privations ?... Ecrira-t-il ? Peut-on le désirer ? pourra-t-on lui

répondre ? Et chacune de ces idées était suivie de cette exclamation : Ah, mon ami, que de peines nous nous sommes préparées !

On avait à peine soupé, que le marquis était passé dans son appartement avec le chevalier. « Ah, chevalier, que de choses j'ai à vous dire ! — Et moi, mon ami, et moi ! — Parlons d'abord de ma fille. — Oh, bien volontiers. — Comment la jugez-vous ? — Sa figure est céleste. — Il est vrai qu'elle est bien ; mais ses qualités ? — Je crois qu'elle les a toutes. — Je lui crois au moins de la sensibilité et un grand fonds de raison : ce sont celles qui assurent le bonheur d'un époux. — Heureux celui qui obtiendra ce titre ! — Chevalier, je vous dois beaucoup. — Bien peu, mon ami, pas assez. — Ne prévoyez-vous pas ce que je pourrais faire pour vous ? — Bien plus que je ne mérite,

que je n'ose demander. — Osez, vous méritez tout. — Quoi, mon ami!... quoi, votre Sophie!.. — Elle acquittera son père.

» Possédez-vous, chevalier, et raisonnons. Vous savez comment ma fille a été élevée dans cette ferme; mais vous ignorez jusqu'à l'existence d'un marchand original, fier de ses richesses, généreux par ostentation, et cachant, sous une apparente philantropie, la ridicule ambition de s'allier aux familles les plus distinguées. — Son nom? — Botte. — J'en ai entendu parler avec éloge. — Par des gens à ses gages. — Par des gens désintéressés, mon ami. On s'amuse quelquefois de ses bizarreries; mais elles tournent toujours à l'avantage de quelqu'un, et je vous avoue que je ne vois pas de mal à être singulier ainsi. — Cet homme n'est pas du tout ce que vous croyez. Sa vanité en a

fait un protecteur de ma fille. Il a racheté cette terre du fermier, et lui en a fait don ; il a fait arranger et meubler ce château ; il a fait faire enfin, à mademoiselle d'Arancey, un trousseau digne d'une princesse, et tout cela, pour éblouir une jeune personne qui ne tenait à rien dans le monde, et la déterminer à accepter la main de je ne sais quel neveu, sans état, sans caractère, que personne ne connaît. — Voilà un genre de séduction.... — Qui, pour être rare, n'est pas moins condamnable. — Et mademoiselle d'Arancey entrait dans ces arrangemens ? — Elle s'y prêtait, entraînée seulement par les circonstances ; car, à la réception d'un simple billet de moi, elle a renoncé à ces brillantes bagatelles, et est venue m'attendre dans cette ferme, où je lui mandais que j'arriverais incessamment. — Cette conduite prouve

eneffet son indifférence, car vous ne pouviez alors employer l'autorité, et les remontrances d'un père sont bien faibles contre l'amour : je respire.

» — Vous sentez, chevalier, combien il est dur, pour un homme de ma qualité, de devoir quelque chose à M. Botte, et je ne vous ai pas tout dit. — J'écoute et j'attends. — Cet homme se prévalait et de son opulence, et de l'embarras où se trouvait quelquefois un gentilhomme qui vivait conformément à son rang, pour traiter avec lui en égal. Dans un de ces momens de gêne, il m'offrit quarante mille francs, dont je le croyais payé comme mes autres créanciers. Savez-vous ce qu'il m'a dit, il y a quelques jours ? Je ne me suis pas présenté au bureau de liquidation, parce que vous m'aviez demandé le secret, et j'ai déchiré mon titre, parce que je ne connais plus de débiteurs

quand ils sont dans l'infortune — Mais, mon ami, je ne vois là ni ostentation, ni fausse générosité. — Vous n'y voyez pas l'intention d'ajouter sans cesse à ce que je lui dois, de m'éblouir moi-même, de me forcer par tous les moyens à condescendre à ses vues ? Mais l'honneur de mon sang est préférable à la fortune, et jamais mademoiselle d'Arancey ne portera le nom de Botte, ou tel autre qui ne vaut pas mieux. »

Le chevalier était amoureux, et un amoureux est toujours porté à penser mal de ses rivaux. La conduite de M. Botte, dépouillée de la délicatesse qu'il y avait mise, lui inspira un éloignement égal à celui qu'affectait monsieur d'Arancey, qui intérieurement rendait justice au cher oncle, et l'eût prôné comme le premier des humains, s'il eût pu seulement montrer un bout de parchemin du temps des croisades;

Le marquis continue. « Cependant, tant d'obligations me pèsent ; je ne veux pas devoir plus long-temps à quelqu'un qui peut se prévaloir de ce qu'il a fait pour moi, et continuer à prendre des airs qui me déplaisent singulièrement. Voici, mon cher chevalier, ce que j'ai projeté.

» Je vendrai cette terre et ses dépendances, qui, dans l'état où elles sont, peuvent valoir deux cent mille francs. Avec une moitié, je paierai M. Botte ; l'autre suffira pour traiter avec l'acquéreur de ma terre du Berry, qui rapporte quatre-vingt mille livres de rente, et qui a été payée en papier. L'acquéreur est bon gentilhomme ; il est même royaliste, quoiqu'il n'ait pas émigré, et il s'est, dit-on, expliqué de ses vues relativement au propriétaire légitime. C'est vous, mon ami, qui suivrez cette dernière négociation. Votre activité, vos manières

insinuantes, votre amitié pour moi me répondent du succès, et votre mariage en dépend, car je n'entends pas que mon gendre vive dans la médiocrité. Je veux qu'il soutienne son nom, et qu'il soit heureux par la fortune ainsi que par l'amour. Préparez-vous à partir, et laissez-moi le soin de disposer ma fille en votre faveur. »

Cette opération de finance était assez bien conçue pour obtenir l'approbation du chevalier, lors même qu'il eût été indifférent. Dans l'état où était son cœur, elle lui parut sublime. Il se coucha, la tête pleine des plus douces illusions; il était loin d'être fat; mais il se rendait un peu justice, et il pensait qu'aidé du suffrage du père, il n'avait pas de rivaux à redouter. Il s'endormit en cherchant les moyens les plus propres à persuader le gentilhomme du Berry.

L'empressement avec lequel mademoiselle d'Arancey avait offert sa propriété à son père, ne laissait pas de doutes à celui-ci sur sa facilité à consentir qu'il en disposât. Il n'était pas aussi tranquille sur la manière dont elle recevrait ses propositions en faveur du chevalier, et il se décida à prendre avec elle ce ton tranchant qui ne laisse de ressources qu'un refus absolu, qu'il n'attendait pas d'une fille timide et jusqu'alors soumise.

Sophie s'était levée avant l'aurore : on ne dort pas quand le cœur souffre. Elle était allée voir Edmond. Elle n'avait plus que lui à qui elle pût parler de Charles, et le vieillard l'écoutait, lui répondait avec une complaisance, une bonhommie, qui le rendaient plus cher à l'infortunée. Un service ordinaire acquiert la plus haute importance dans certaines cir-

constances. La pauvre enfant brûlait d'avoir des nouvelles du bien-aimé, et elle n'osait proposer à Edmond un voyage fatigant et assez long. Le vieillard la devina, et lui offrit d'aller à la ville. Oh, se disait-elle, celui-là est mon véritable père!

A l'heure où elle jugea qu'il pouvait être jour chez M. d'Arancey, elle embrassa son cher Edmond, et reprit tristement le chemin du château. Elle s'arrêta devant l'orme creux, qui jadis recevait ses lettres. Elle portait toutes celles de Charles dans son sein, et le volume du paquet pouvait la trahir : elle le tira en soupirant; elle baisa ces lettres précieuses; elle les mouilla de ses larmes en les déposant au fond de l'arbre. « Ah, disait-elle à l'orme, comme s'il eût pu l'entendre, on m'en demanderait sans doute le sacrifice, et toi, toujours discret, toujours

fidèle à l'amour, tu me conserveras ce trésor. »

Elle rentrait. Son père, plein de ses projets, passait chez elle. Il la vit traverser la cour, et il ne douta point qu'elle ne vînt de la ferme. Il savait que parler de son amour, c'est lui fournir de l'aliment, et il fallait qu'elle oubliât Charles. Il l'interrogea sur sa promenade du matin, d'un air qui annonçait que cette dernière ressource allait lui être interdite, et incapable d'un mensonge, elle répondit selon la vérité.

L'événement justifia ses craintes. Le marquis lui représenta qu'il est des liaisons sans conséquence pour une enfant ; mais qu'une demoiselle de dix-sept ans est comptable à ses égaux de ses habitudes, et même des goûts les plus simples. Sophie, les yeux baissés, demanda bien bas si ceux qu'elle allait avoir pour égaux

condamnaient la reconnaissance ? Son père coupa la discussion, que cette question amenait, en priant sa fille de cesser d'aller à la ferme; et cette prière fut faite d'un ton qui équivalait à un ordre.

Elle suivit le marquis, qui démêla facilement l'impression pénible que faisait sa défense. Mais il pensa qu'une inclination nourrie dans la solitude, céderait aux dissipations du grand monde, aux douceurs d'un mariage assorti, aux soins d'un époux aimable. Ce système est assez vrai en général; mais M. d'Arancey ne connaissait pas encore sa fille. Il la conduisit chez elle, la fit asseoir, et lui parla ainsi :

« Je me suis expliqué hier assez légèrement, mademoiselle, sur les services essentiels que m'a rendus le chevalier; mais je vous l'ai présenté comme le plus cher de mes amis. Ce

titre suppose de ma part une confiance sans bornes, et j'ai consulté avec lui sur les moyens de rétablir notre fortune.

» Nous avons jugé utile à vos intérêts comme aux miens de rentrer dans ma terre du Berry, et pour cela il faut vendre celle-ci. — Elle est à vous, disposez-en, mon père. — Cette réponse ne m'étonne pas; je l'attendais, ma fille. Mais il est un arrangement auquel j'ai attaché le bonheur de ma vie, et sur lequel je vous crois moins disposée à me satisfaire. — Mon père m'aime... — Beaucoup, mademoiselle. — Il ne m'apprête donc pas de nouveaux chagrins? — Je ne crois pas, mademoiselle, que vous deviez en avoir. — Vous ne le croyez pas, mon père! — La satisfaction de me revoir pourrait au moins leur imposer silence. — Mon père, je me tais. »

Le sentiment de son autorité, trop de penchant à l'employer, et la crainte de cette même autorité, amenèrent insensiblement la rigueur d'un côté et la résistance de l'autre. Nous n'allons voir désormais entre le père et la fille qu'un commerce de bienséance, et la faiblesse en garde contre la force.

« Je sais, mademoiselle, reprit le marquis, avec quelle facilité vous vous êtes prêtée aux vues de M. Botte, et je ne vous en fais pas de reproches. — Je n'en mérite pas, mon père. — Je veux bien vous en faire grâce; mais j'ai lieu d'attendre de vous une soumission que commande mon expérience, et qui peut seule me faire oublier vos torts. Vous êtes en âge d'être pourvue.... — Vous me faites trembler, mon père!... » Et elle se jette à ses pieds.

Le marquis la relève et poursuit.

« Le chevalier a tout ce qui peut plaire; il a les qualités qui forcent l'estime; sa famille est distinguée; il vous aime, il vous convient sous tous les rapports, et c'est lui que je vous destine. — Ah !... mon père.... mon père..... ayez pitié de votre fille. — Je sais, mademoiselle, tout ce que vous m'allez dire, et voici ma réponse : Avec votre sagesse, on maîtrise son cœur; avec votre raison, on renonce à des chimères. Je vous offre le bonheur réel, celui qu'on ne trouve jamais dans des alliances disproportionnées, et je vous aime assez pour n'avoir nul égard à une répugnance qui me blesse, parce qu'elle est sans fondement.

» Je vous prie très-expressément de ne rien dire au chevalier de l'intérêt que vous inspire ce M. Montemar. Vous avez fait sur mon ami une impression profonde, et en général

les cœurs froids seuls sont généreux. D'ailleurs en éloignant de vous le chevalier, vous ne vous rapprocherez point des Botte. Perdez tout espoir à cet égard.

» Réfléchissez à ce que vous venez d'entendre. Pensez à ce que j'ai souffert, à ce qu'a fait pour moi d'Egligny, et demain je viendrai prendre votre réponse. »

Si une attaque aussi vive, aussi inattendue était faite pour étonner, pour attérer Sophie, elle était aussi d'un genre à légitimer le désir de se défendre. Malheur aux pères qui ne savent que commander, et qui dédaignent de faire des amis de leurs enfans! Sophie ne pensa plus aux sentimens qu'elle devait au marquis; elle ne calcula que les égards que lui prescrivaient les bienséances. « Je ne disposerai pas de moi, dit-elle, contre son gré, et voilà la dernière

borne que la nature ait mise à ma soumission. Mais lui faire le sacrifice de ma vie! mourir tous les jours de l'horreur et du dégoût d'un autre engagement! c'est ce qu'un père ne peut exiger. Elle est prête, ma réponse: Vous le voulez, mon père, je renonce au bonheur; mais un autre.... un autre!... jamais.

On n'a pas toujours le courage de dire ce qu'on a la force de penser. Sophie craignait que l'air froid et sévère du marquis, que son ton dur ne l'intimidassent au point de ne pas lui permettre de parler, et elle se mit à son secrétaire.

Elle écrivit respectueusement; mais avec l'énergie que venait de déployer son père. Elle ne laissait aucun doute sur sa façon de penser, et elle protestait qu'elle était irrévocablement décidée.

Comment rendre cette lettre ? s'exposera-t-elle aux premiers traits que sa résistance va provoquer ? Elle passe chez le curé : celui-là encore doit compatir à ses peines.

Il avait toujours été sage, et il était né avec des passions vives; il les avait combattues, et il savait ce qu'il en coûte pour être rigoureusement vertueux. Ses sacrifices le disposaient à l'indulgence; mais il sentit que le trouble, l'inimitié allaient s'établir entre deux êtres destinés à s'aimer.

Il n'attendait rien de l'inflexibilité du marquis; il espérait tout de la sensibilité de Sophie, et il attaqua son cœur..... Charles le remplissait tout entier. Il voulut persuader sa raison : elle lui répondit qu'il y a perfidie et bassesse à jurer amour à son époux, quand on brûle pour un autre. « Vous l'exigez, mademoiselle, je remettrai votre lettre; mais que

de chagrins vous vous préparez! — Je le sais, monsieur, mais mon père le veut : le sort en est jeté. »

Le curé se rend chez M. d'Arancey. Vrai avec Sophie, il ne dissimula rien à son père. Il lui représenta le danger d'ordonner sans ménagement, sans délai, le plus dur des sacrifices; d'irriter un cœur naturellement bon et sensible, un esprit fait pour distinguer les véritables droits d'un père, de l'abus de son autorité. « Je vois, Monsieur, ce que ma fille se propose. Elle veut désobéir, et elle cherche un appui contre moi. — Elle m'a confié ses peines; j'ai dû y compatir; je viens, conduit par l'espoir de les calmer. — Je connais vos qualités, monsieur, je les estime; mais je n'aime point qu'on s'établisse arbitre entre ma fille et moi. — Vous me fermez la bouche, monsieur; prenez cette lettre: ma mission est

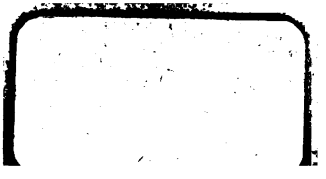
remplie; je me retire. —Un moment, monsieur. »

Le marquis lut et ne donna aucune marque de colère. Le curé crut que la situation de sa fille le touchait, et que le moment était venu de mettre enfin la nature au-dessus des préjugés. Il parla de nouveau, il parla bien. Sans lui répondre, sans même l'écouter, le marquis écrivit à son tour, et lui remit ce billet ouvert.

« Dans les dispositions où nous sommes tous deux, mademoiselle, nous ne nous verrions qu'avec embarras, qu'avec désagrément. Je me ferai servir chez moi, à moins que vous ne préfériez manger chez vous. Je reverrai ma fille quand elle le méritera. »

« Me voilà donc prisonnière, s'écrie Sophie en lisant le billet. Ah, du moins, je pourrai penser à lui, toujours à lui, rien qu'à lui. »

Edmond était parti : elle l'avait vu de sa croisée monter dans sa carriole d'osier. Il reviendra le lendemain; mais comment saura-t-elle..... le curé voudra-t-il ? oh, non, non, on ne propose pas ces choses-là à un homme respectable..... ah, mon dieu, mon dieu, qui donc lui apportera des nouvelles du bien-aimé...Ah, la grosse Fanchon, la gouvernante du curé... oui. Elle a été jolie, elle a plu, elle a aimé sans doute; elle sera compatissante. C'est elle qui ira à la ferme, et que de prétextes elle trouvera ! tout y abonde, il n'y a rien au château, et il faut déjeûner, dîner, souper.... Oui, Fanchon peut aller trois fois le jour à la ferme.

FIN DU TOME TROISIÈME.

JUN 1 0 1933